3

THÉATRE FRANÇAIS

OU BIEN COLLECTION

DE

Drames, Comédies,
Veudevilles & Tragédies

Prix 2 Francs



PARIS
Michel Lévy, Frêres
Libraires-Editeurs

LE RETOUR DU MARI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 1er mars 1858.

DU MÊME AUTEUR

LA FIAMMINA

COMÉDIE

en quatre actes et en prose.

Paris. — Imprimerie Morris et Cie, rue Amelot, 64

LE
RETOUR DU MARI

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

MARIO UCHARD



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

PERSONNAGES

—

Le baron HENRI DE MÉRAN, 38 ans . .	MM. GEFFROY.
Le marquis de GRANVILLE, oncle du baron, 60 ans.	PROVOST.
Le comte GONTRAN DE PRESME, 28 à 30 ans.	LEROUX.
Le comte de VALONNE, 35 ans.	GOT.
La baronne JANE DE MÉRAN, femme du baron, 29 ans	Mmes ARNOULD-PLESSY.
ANDRÉE DE CHAULIEU, 17 ans . . .	STELLA COLAS.
LOUISE, femme de chambre de la baronne.	

DOMESTIQUES DU BARON.

—

La scène se passe à Paris, en 1815.

Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.

LE RETOUR DU MARI



ACTE PREMIER

Un petit salon-boudoir; porte au fond; portes latérales; au premier plan, à droite, une fenêtre où se trouve une jardinière. Au premier plan, à gauche, une cheminée; une table, sur le devant, avec fauteuils; à droite, des fauteuils.

—

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, LOUISE. (Ils entrent par la porte du fond.)

LOUISE.

Madame la baronne a donné ordre qu'on priât monsieur le comte de vouloir bien l'attendre.

GONTRAN.

Elle est sortie?

LOUISE.

Oui, monsieur, madame est de service ce matin aux Tuileries.

GONTRAN.

A quelle heure vous a-t-elle dit qu'elle rentrerait?

LOUISE.

A trois heures au plus tard; et voici bientôt l'heure.

GONTRAN.

Veuillez dire à madame la baronne que je suis venu, et que ne pouvant rester...

SCÈNE II

LE MARQUIS, GONTRAN.

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Bon, bon, j'attendrai. (*Louise sort par la droite.*)

GONTRAN, *étonné.*

Le marquis !

LE MARQUIS, *entrant.*

Gontran !... Ma foi ! j'aurais dû m'en douter ; ma nièce n'est pas chez elle, vous y êtes : toujours fidèle !...

GONTRAN.

Vous de retour, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, grâce au ciel !... Je suis heureux de vous voir, Gontran.

GONTRAN.

Mon bonheur n'est pas moindre, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, c'est moi qui suis le plus heureux, je le soutiens, car je vous vois à Paris... Paris ! quel mot pour un émigré de 91 !... Savez-vous, mon cher Gontran, qu'il y a tantôt vingt-quatre ans que, d'année en année, de mois en mois, de jour en jour, je me disais : Demain ! et cela, mon ami, sans que demain arrivât... Je finissais par me décourager, et de guerre lasse, je me résignais tout doucement à devenir Allemand, la chose la plus terrible pour un Français. Enfin ! m'y voilà, je rentre en France, je m'y implante, j'y prends racine, et cette fois-ci, vienne qui vienne, je reste !

GONTRAN.

Ah ! je comprends votre joie, monsieur le marquis, c'est toujours la ville avec son ruisseau de la rue du Bac, mais, malgré ses ruisseaux, c'est Paris.

LE MARQUIS, *avec enthousiasme.*

Oui, c'est Paris !... Tout m'y semble charmant, amical, hospitalier ; ses maisons noires sont plus belles que des palais, ses

rues tortueuses me font l'effet d'avenues magnifiques, la boue sent bon; je suis venu à pied pour moucheter mes bas avec la crotte de ma patrie... lisant les enseignes, comme un savant les inscriptions d'un monument antique, et j'ai demandé mon chemin pour me faire répondre en français, cette douce langue maternelle que j'ai presque désapprise.—Touchantes niaiseries que l'exil change en plaisirs divins!

GONTRAN.

On vous envierait presque le malheur de l'exil, pour ce bonheur du retour.

LE MARQUIS.

Et l'on aurait raison! Je vais à l'aventure, faisant mille découvertes... je suis dépaysé chez moi comme le Huron de M. de Voltaire; j'ignore tout de la civilisation moderne; j'en suis resté à Sa Majesté Louis XV le bien-aimé, le temps où je florissais et m'épanouissais à l'Œil-de-Bœuf.... Un bon temps, mon cher! — quoi qu'en aient dit les philosophes et les écrivailleurs.

GONTRAN.

Eh! monsieur le marquis, le meilleur temps est toujours celui dont on a pu jouir. Et depuis quand êtes-vous arrivé?

LE MARQUIS.

D'aujourd'hui même, à l'instant; aussi, vous qui êtes au courant des choses, instruisez-moi, racontez-moi les nouvelles de la cour et de la ville.

GONTRAN.

Ma foi, monsieur le marquis, vous vous adressez mal, et ce n'est pas moi qui vous renseignerai. J'arrive... presque autant que vous, et de plus loin même, sinon... d'aussi longtemps.

LE MARQUIS.

On ne voit à Paris que des gens qui reviennent.

GONTRAN.

Je n'y suis que depuis hier.

LE MARQUIS.

Mais vous m'avez laissé à Londres il y a deux mois, pour suivre ma nièce, qui rentrait avec Madame Royale. Vous vous êtes donc perdu en route?

GONTRAN.

Non; mais à peine arrivé, j'ai dû partir pour l'Allemagne, où m'envoyait une mission secrète.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre Gontran!

GONTRAN.

Je ne sais que des cancans germaniques et des médisances d'outre-Rhin fort insipides.

LE MARQUIS.

Ne me les dites pas! Diable! Eh bien! je vais vous faire au moins une question à laquelle vous pourrez répondre... Comment va ma nièce?

GONTRAN.

Je ne l'ai pas encore vue depuis mon retour, et j'ignore...

LE MARQUIS.

Comment! vous ignorez?... Têtebleu! vertubleu!... comme on disait de notre temps, que veut dire cela?

GONTRAN. [1]

* Puisque...

LE MARQUIS.

* Je croyais avoir vu, dans les boutiques de papetiers, une
* vignette représentant l'Amour en bottes fortes de postillon,
* à cheval sur une levrette qu'il active du bois de son arc, et
* tenant une lettre au milieu de laquelle le cachet rouge
* semble figurer un cœur.

GONTRAN.

* Que voulez-vous dire par là?

LE MARQUIS.

* Que la poste aux chevaux n'est pas faite pour les chiens,
* mais bien pour les amoureux. Vous êtes donc brouillés?

GONTRAN.

Mais non... je vous assure...

LE MARQUIS.

A quoi bon payer de grimaces un vieux singe comme moi?

1 Les passages marqués d'un astérisque sont supprimés à la représentation, jusqu'à : *Vous êtes donc brouillés?*

Les grimaces, c'est ma monnaie, mon cher! Soyons francs... il y a quelque chose.

GONTRAN.

Eh bien! oui... il y a quelque chose...

LE MARQUIS.

Allons donc!

GONTRAN.

Et ce quelque chose, je suis bien aise de vous voir, au fait, pour vous le dire.

LE MARQUIS.

Elle est infidèle?... Ah! Gontran, les femmes! les femmes!

GONTRAN.

Oh! non, monsieur le marquis, elle ne l'est pas.

LE MARQUIS.

Alors, c'est donc vous? Ah! Gontran, les hommes! les hommes! Donc, vous avez rompu vos innocentes amours?...

GONTRAN, *embarrassé.*

Non, mais je n'ai pu lui écrire que... rarement. Ma mission m'occupait beaucoup; j'avais des affaires...

LE MARQUIS.

Halte-là!... mon cher, ce mot me suffit. Dès qu'un homme a des affaires, il n'est plus amoureux. * L'amour est comme ce * tyran qui disait le soir à son souper : A demain les affaires * sérieuses, et qui se serait plutôt fait tuer que de se déranger * dans son plaisir. Donc, vous n'aimez plus?

GONTRAN.

Eh bien, si cela était, que diriez-vous?

LE MARQUIS.

Je dirais que c'est tout simple, et que je vous absous en vous admirant. Soupirer si longtemps à la lune, filer le parfait amour pendant deux ans!... Vous avez filé si fin, si fin, que le fil s'est cassé, voilà tout.

GONTRAN.

Vous voulez railler?

LE MARQUIS.

Moi? point du tout, je suis très-sérieux, je professe au con-

traire ; l'amour, mon cher, c'est comme le printemps, cela vient, et puis ça passe... puis, cela revient, seulement ce n'est plus le même printemps ni le même amour. Allons, vous n'aimez plus, avouez.

GONTRAN.

Si, j'aime toujours.

LE MARQUIS.

Bon... mais... une autre femme ?

GONTRAN.

Eh bien ! oui. Ma nouvelle position... mes devoirs, m'obligent...

LE MARQUIS.

Encore ?... Une position !... des devoirs! Quel diable de style me parlez-vous là? Et pourquoi donner ainsi dans ce galimatias de moralité bourgeoise ? Pour qui me prenez-vous ? Je suis d'un autre temps, mon cher, et j'ai baisé le bout des doigts roses de madame Dubarry. Vous nous auriez bien fait rire avec ces grands mots. — L'amour fait passer le temps, disent les pendules. Le temps fait passer l'amour, répondent les philosophes ! A quoi bon se mentir à soi-même et aux autres? Quand j'étais jeune, on s'aimait... beaucoup, mais quand on ne s'aimait plus, on ne cherchait pas midi à quatorze heures pour se le dire.

GONTRAN.

Eh bien, vous avez raison, monsieur le marquis, vous m'encouragez... Je vais tout vous dire, et vous demander un service.

LE MARQUIS.

Enfin ! Ah ! vous êtes dur à confesser, l'ami. Hé ! hé !

GONTRAN.

Ma gaucherie a recours à votre habileté. Nous autres, jeunes gens, qui n'avons plus rien de la galanterie élégante et facile de l'autre siècle, nous restons pris dans ces nœuds de faveur que vous saviez dénouer d'une main légère, et qui sont pour nous des nœuds gordiens. Je suis maladroit, je l'avoue, la vérité balbutierait sur mes lèvres. Chargez-vous de dire à la baronne que... de nouveaux engagements...

LE MARQUIS, passant à droite.

Oh! pour cela... non, mon cher ami, merci... Faites vos commissions vous-même.

GONTRAN.

Que craignez-vous? N'êtes-vous pas notre confident?

LE MARQUIS.

Les messagers de malheur sont toujours mal reçus. — La belle figure que je ferais... en portant à ma nièce le billet de faire part de votre amour défunt!

GONTRAN.

Un oncle a des priviléges.

LE MARQUIS.

Charmant privilége que celui que vous me réservez! Avant d'être son oncle, je suis gentilhomme, mon cher, et la parenté n'exclut pas la galanterie. — Avec les femmes, j'ai tellement l'habitude du madrigal, que je ne saurais leur tourner un mauvais compliment.

GONTRAN.

Vous nous eussiez épargné à tous deux une scène embarrassante... pénible.

LE MARQUIS.

Bah! bah! la belle affaire!... « Je ne vous aime plus parce que je vous ai aimée; si je ne vous avais pas aimée, je vous aimerais... » C'est simple comme bonjour, et c'est galant.

GONTRAN.

Oui, c'est galant, mais...

LE MARQUIS.

Quelle poule mouillée vous faites!...

GONTRAN.

Avouez que mon amour était une chose folle.

LE MARQUIS, s'asseyant à droite.

Folle! archi-folle! Seulement, où avez-vous vu que l'amour est une chose raisonnable?

GONTRAN.

Et pourtant, cet amour, vous l'aviez encouragé vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! un moment, mon cher, la position était bien différente. Vous êtes un charmant garçon, vous me plaisez, ma nièce vous aime ; un divorce pouvait la rendre libre, car, après un abandon de dix ans, son mari ne pouvait s'y refuser. Mais si l'on se marie en cinq minutes, il faut un an pour divorcer. Ce fatras de procédure, à peine ébauché, avorta par le retour de nos princes. Et vous voilà maintenant deux amoureux dans une impasse, puisque vous ne pouvez épouser la baronne de Méran, et que la baronne de Méran... ne peut être votre maîtresse.

GONTRAN.

Vous ne sauriez croire combien il m'en coûte de lui dire...

LE MARQUIS.

Ce qu'on n'ose dire, on l'écrit; le papier souffre tout.

GONTRAN.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Eh parbleu !... (Il se lève.) Ah ! que je voudrais être à votre place, et avoir encore quelque chose à rompre ! (Gontran remonte vers le fond.) Eh bien, vous partez ?

GONTRAN, revenant à gauche.

Je suis attendu chez le ministre, et je ne puis rester plus longtemps... D'ailleurs, votre présence me gênerait... et j'aime mieux ne pas revoir Jane avant qu'elle ait reçu ma lettre.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre Gontran !

GONTRAN.

Adieu, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, le retenant et confidentiellement.

Dites donc, est-elle jolie, au moins?

GONTRAN.

Qui?

LE MARQUIS.

La déesse sur l'autel de laquelle vous immolez la pauvre Jane.

GONTRAN, *souriant.*

Oui, très-jolie.

LE MARQUIS.

Est-ce que je la connais?

GONTRAN.

Non.

LE MARQUIS, *d'un ton railleur.*

Elle habite le ciel?

GONTRAN.

Non, c'est une jeune fille que j'ai rencontrée en Allemagne. Je vous conterai cela.

LE MARQUIS.

Vous soupirez!... Ah! jeunesse! jeunesse, où est le temps où mes douleurs étaient les vôtres! Comme je donnerais mes joies d'aujourd'hui... pour mes douleurs d'autrefois! Allons... adieu, infortuné!...

GONTRAN.

Je vais écrire cette lettre. Tâchez de préparer la baronne à cette séparation.

LE MARQUIS.

Nous verrons cela... allez... (*Il s'assied à gauche.*)

SCÈNE III

LE MARQUIS, LOUISE.

LOUISE, *entrant par la droite, après la sortie de Gontran.*

Ah! monsieur le comte est parti?

LE MARQUIS.

Oui...

LOUISE.

Madame la baronne rentre à l'instant. Elle va venir.

LE MARQUIS.

Bien, merci, ma belle enfant, merci... Vous êtes donc récemment au service de ma nièce? Je ne vous avais pas encore vue, il me semble.

LOUISE.

Monsieur le marquis, il n'y a que deux mois que je suis entrée chez madame.

LE MARQUIS.

En même temps, alors, que les Bourbons rentraient en France. Vous n'aviez pas émigré, je suppose?

LOUISE.

Oh! non, monsieur le marquis, je suis trop jeune; mon grand-père peut-être...

LE MARQUIS.

Est-ce que votre grand-père était noble?

LOUISE.

Dame!... je ne sais pas, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Finaude!... C'est profond ce que tu dis là!... (Se levant.) Tiens, voilà un louis pour le mot que tu viens de dire. (Il lui donne un louis.)

LOUISE.

Oh! il ne valait pas cela, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Si fait, il est charmant, il me plaît, car il prouve que la race des Martons et des Lisettes n'est point encore perdue en France, et, suivant la tradition, je devrais te ravir un baiser... petite masque. (Il lui prend le menton.)

LOUISE.

Prenez garde, monsieur le marquis, madame la baronne va rentrer.

LE MARQUIS.

Tant mieux! je suis de ceux à qui l'on fait plaisir quand on les dérange. (Louise sort par le fond.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant par la droite.

Ah! mon bon oncle!...

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Bonjour, chère enfant.

LA BARONNE.

Vous voici donc enfin ! qu'il me tardait de vous voir arriver !

LE MARQUIS.

Pas plus qu'à moi. Deux mois sans vous voir, moi, qui ne vous ai jamais quittée ! J'ai trouvé votre mot en descendant de ma chaise de poste, et j'accours : dites que je ne suis pas un oncle galant.

LA BARONNE.

Vous êtes charmant!..... mais.... vous êtes seul?... je croyais...

LE MARQUIS.

Ah! oui, Gontran était là, il est parti il y a un instant.

LA BARONNE.

Ah! mais pourtant...

LE MARQUIS.

Une affaire... chez le ministre... Enfin, me voici, moi, tout à vous... Vous voyez la diligence que l'on fait pour vous voir. Arrivé depuis une demi-heure, je vous attends depuis vingt minutes.

LA BARONNE.

J'étais près de Madame Royale; j'avais déjà peur que vous ne fussiez pas arrivé.

LE MARQUIS.

Ah ça, qu'y a-t-il donc?... Et quelle est cette affaire urgente qui me réclame au débotté?

LA BARONNE.

Il est à Paris, mon oncle.

LE MARQUIS.

Qui?

LA BARONNE.

Mon mari!...

LE MARQUIS.

Méran?

LA BARONNE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ah! il n'a qu'à se bien tenir, je le chapitrerai de la bonne façon... Vous l'avez vu?

LA BARONNE.

Non, pas encore, mais je vais le voir.

LE MARQUIS.

Après tout, il pouvait arriver un pire malheur, et il fallait s'attendre à celui-là. Quelle étrange fantaisie de faire de la sorte le revenant!

LA BARONNE.

N'est-ce pas, mon oncle?

LE MARQUIS.

Mais enfin, que nous importe qu'il habite le vieux monde ou le nouveau, Paris ou Pékin, la terre ou la lune? Il y a prescription, que diable!

LA BARONNE.

Mais vous ne savez donc rien?

LE MARQUIS, *galamment.*

Et que saurais-je, sinon que vous êtes toute belle?

LA BARONNE.

Vous n'avez pas reçu à Londres ma dernière lettre, alors, qui vous eût tout expliqué?

LE MARQUIS.

Non!... elle sera arrivée après mon départ.

LA BARONNE.

Ah! je comprends le flegme philosophique avec lequel vous accueillez la nouvelle du retour de mon mari... Il revient... en mari, près de moi...

LE MARQUIS.

Allons donc, impossible! d'où lui vient ce caprice posthume? Il vous a quittée sans motifs, il lui en faut au moins un pour vous reprendre... Est-ce votre bien ou votre personne qu'il veut?... s'il est ruiné, je lui donnerai de l'argent, moi, je lui ferai une pension. Si c'est vous, têtebleu! nous vous défen-

drons! mais informez-moi de ce qui s'est passé. (Ils s'asseyent à droite.)

LA BARONNE.

Vous savez, mon oncle, que Madame Royale a daigné m'attacher à sa personne?

LE MARQUIS.

Oui, oui, je sais cela... Au fait, ma chère.

LA BARONNE.

Il y a quelques jours, Son Altesse me fit appeler et me parla de ma position, de mon mari; je lui répondis que, jetés loin l'un de l'autre par l'émigration un an après notre mariage, nous ne nous étions pas revus; j'ajoutai seulement qu'il était en Amérique, je lui avouai même qu'il y a eu entre nous un projet de divorce. Là, elle m'interrompit, et me dit en me prenant la main : Mon enfant, votre mari a de grands torts envers vous, je le sais... il est de retour, je l'ai vu, je lui ai parlé; ce n'est plus l'étourdi d'autrefois, c'est un homme sérieux, instruit, plein d'expérience, et capable de rendre de grands services au roi; mais pour que sa position soit digne, il faut qu'il revienne près de sa femme, qu'il n'aurait pas dû quitter.

LE MARQUIS.

N'est-ce que cela? Revenir avec vous? Il n'y consentira pas!...

LA BARONNE.

Hélas! si, mon oncle. . il y consent.

LE MARQUIS.

Eh bien! refusez!... vous?

LA BARONNE.

Je le voudrais, mais Son Altesse a ajouté qu'elle me verrait avec peine repousser un accommodement qui ferait cesser cette position équivoque d'une femme séparée de son mari.

LE MARQUIS.

Ah! dame! une femme sans mari est un navire sans pavillon et sans papiers de bord. — En principe, Son Altesse est dans le vrai... en supposant même que votre mari soit ruiné...

LA BARONNE, soupirant.

Au contraire, il est riche à millions!

LE MARQUIS.

Ce n'est pas la peine de soupirer pour cela... Mais qu'avez-vous décidé de faire?

LA BARONNE.

Je ne puis qu'obéir.

LE MARQUIS, *se levant.*

Et quand revient-il dans ses foyers, ce mari prodigue pour qui je ne tuerai pas le veau gras?

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Aujourd'hui même. Et voilà pourquoi je vous désirais tant; il faut que vous m'assistiez dans cette entrevue.

LE MARQUIS.

Bon, j'y serai.

LA BARONNE.

Vous voyez le malheur qui me frappe.

LE MARQUIS.

Bah! est-ce le premier seigneur qui rentre chez lui après dix ans d'absence? Les barons chrétiens n'en faisaient pas d'autres. — Il est vrai que celui-là ne revient pas de la croisade; mais si Sa Majesté trouve qu'il a bien servi la France comme cela, ne soyons pas plus royalistes que le roi.

LA BARONNE.

Mais, mon oncle, vous oubliez toujours le principal obstacle.

LE MARQUIS.

Lequel?

LA BARONNE.

Gontran.

LE MARQUIS.

Ah! diable! je n'y pensais plus.

LA BARONNE.

Gontran qui m'adore... il en mourra!

LE MARQUIS, *fièrement.*

Allons donc, un gentilhomme ne meurt que de la goutte ou d'un coup d'épée!...

LA BARONNE.

Mon oncle, je suis sérieusement inquiète, je ne puis plus

revoir Gontran, désormais. Apprenez-lui, avec tous les ménagements possibles, le coup inattendu qui a foudroyé notre bonheur.

LE MARQUIS.

Oui, je m'en charge.

LA BARONNE.

Consolez-le, faites qu'il évite tout éclat, toute imprudence; mon mari n'a pas le droit de me demander compte du passé, mais tâchons qu'il ignore cet amour.

LE MARQUIS.

Oui; mais, après tout, les mœurs gothiques sont passées de mode. Mon neveu est intelligent, bien élevé, formé à mon école, et d'ailleurs, il est trop coupable de son côté pour ne pas être plein d'indulgence.

LA BARONNE.

Tenez, mon oncle, ce malheur, je le supporterais sans faiblesse s'il ne frappait que moi, car je sais les devoirs que notre nom m'impose; mais l'idée du désespoir de Gontran me déchire, me brise le cœur.

LE MARQUIS, *négligemment.*

Peuh! vous poussez peut-être trop loin vos craintes, ma chère; qui sait si Gontran...

LA BARONNE.

Ah! mon oncle, vous le connaissez mal; vous ne savez pas comme il m'aime!

LE MARQUIS, *de même.*

Enfin, il supportera peut-être plus tranquillement que vous ne le pensez cette séparation forcée..

LA BARONNE.

Comment cela, mon oncle?

LE MARQUIS.

Dam! qui sait? si Gontran... Vous comprenez bien que ce n'est qu'une supposition.

LA BARONNE.

Si Gontran... voyons, dites, mon oncle, achevez...



LE MARQUIS.

Si Gontran... dans ses courses... dans ses voyages... les voyageurs sont si distraits!...

LA BARONNE.

Mon oncle!

LE MARQUIS.

C'est une supposition, toujours... S'il avait rencontré... quelque belle rêveuse allemande... lisant *Werther* au bord du Neker ou du Danube...

LA BARONNE.

Eh bien!... après?...

LE MARQUIS.

Et que, séduit par ses yeux noirs... ses cheveux blonds...

LA BARONNE.

Impossible!

LE MARQUIS.

Ou par ses cheveux noirs et ses yeux blonds... Je ne la connais pas, moi.

LA BARONNE, avec inquiétude.

Comment, vous ne la connaissez pas? Mon oncle, ce n'est pas une supposition que vous faites là!

LE MARQUIS.

Alors, supposons... que ce ne soit pas une supposition.

LA BARONNE, avec anxiété.

Mon oncle, Gontran était là tout à l'heure avec vous; il vous a dit?...

LE MARQUIS.

A moi? Rien.

LA BARONNE.

Vous êtes restés là, en face l'un de l'autre, sans parler?

LE MARQUIS.

Nous avons parlé politique.

LA BARONNE.

Voyons, mon cher oncle, laissons là toute feinte... Gontran ne m'aime plus.

LE MARQUIS.

Avouez que si la Providence avait fait un pareil miracle en ce moment, cela serait bien heureux.

LA BARONNE, dans le plus grand trouble.

Oh! oui, certainement... bien heureux... vous avez raison... Aussi... pour ma tranquillité, vous comprenez bien... pour être sûre qu'en apprenant le retour de mon mari... il ne fera pas quelque imprudence...

LE MARQUIS.

Là! là! calmez-vous, tête folle!... Ah! femmes! que vous êtes bien toujours femmes!

LA BARONNE.

Que trouvez-vous d'étrange à ce que je vous dis?

LE MARQUIS.

Tout à l'heure, vous acceptiez avec résignation une rupture qui venait de vous... vous plaigniez Gontran, et à l'idée que c'est lui qui vous quitte, vous voilà tout indignée, vous allez vouloir le retenir!

LA BARONNE.

Oh! non, vous me jugez mal, et... (Elle passe à gauche.)

LE MARQUIS.

Bah! bah! ma chère... je connais les faiblesses du cœur... Allons, calmez ce beau courroux, car ce pauvre Gontran ne le mérite guère...

LA BARONNE.

Comment cela?

LE MARQUIS, finement.

Serez-vous discrète?

LA BARONNE.

Mais pourquoi ce mystère?

LE MARQUIS.

C'est que je vais trahir un secret...

LA BARONNE.

Mon oncle, par grâce, parlez!

LE MARQUIS, cherchant ses mots.

Eh bien! ma chère, Gontran a appris le retour de votre

mari; il vous connaît assez pour savoir que vous ne pouvez plus le revoir, et pour vous rendre le sacrifice plus facile, il a imaginé... de feindre cette passion tudesque, et de se faire infidèle pour adoucir vos regrets.

LA BARONNE.

Ainsi, cette jeune fille? cet amour?

LE MARQUIS, vivement.

Ne me trahissez pas, surtout! laissez-lui le mérite de son dévouement.

LA BARONNE.

Quoi! il a eu cette pensée?... Oh! noble cœur!

LE MARQUIS, flegmatiquement.

Chevaleresque!... il faut lui rendre justice.

LA BARONNE.

Ah! vous m'avez fait une peur avec cette ridicule histoire!

LE MARQUIS.

C'est bien pour cela que je vous dis ce qu'il en est. (Un Domestique entre du fond, portant une lettre sur un plateau.)

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour madame la baronne.

LA BARONNE, prenant la lettre, regarde l'adresse.

De Gontran! c'est bien!... Sortez! (Le Domestique sort.)

LE MARQUIS.

Ah!...

LA BARONNE, décachetant la lettre.

Vous permettez, mon oncle? (Elle s'assied à gauche.)

LE MARQUIS, avec aplomb.

Faites, faites... Ce doit être ce que je vous ai annoncé... Il vous demande sa liberté. (Pendant qu'elle lit.) Eh bien?

LA BARONNE, lisant la lettre.

Eh bien! vous aviez raison! Il invoque la nécessité d'une rupture... l'absence... l'impossibilité de trouver une issue à notre amour... le retour probable d'un mari qui viendra réclamer ses droits...

LE MARQUIS, avec aplomb.

Vous voyez, je vous l'avais dit, le retour de votre mari...

LA BARONNE, lisant.

Mais ce n'est pas tout... Un projet de mariage !... une jeune fille qu'il a vue à Vienne...

LE MARQUIS.

C'est bien cela... une Allemande.

LA BARONNE, lisant toujours.

Il a engagé sa parole.

LE MARQUIS, avec aplomb.

Oh ! l'infidélité est complète... Il n'a pas marchandé, le pauvre garçon !

LA BARONNE.

Ah ! c'est singulier, ce dernier mot me serrre le cœur...

LE MARQUIS.

Oh ! c'est un enfantillage... En somme, l'impossible arrange tout...

LA BARONNE, distraitement, se levant.

Oui, c'est vrai, cela arrange tout. (Au Domestique qui entre.) Qu'est-ce encore ?

LE DOMESTIQUE.

Une carte !...

LA BARONNE lit la carte. Au Domestique.

Faites attendre un instant, je vous rappellerai. (Au Marquis.) C'est mon mari.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous voilà toute tremblante?... Mais c'est à lui de trembler !

LA BARONNE.

Vous riez, mon oncle?... Ah ! c'est que vous ne comprenez pas ce supplice, d'appartenir à un mari qu'on n'aime pas, et de voir malheureux celui qu'on aime.

LE MARQUIS.

Ta, ta, ta, ma nièce, ne vous exagérez pas les choses de la sorte. Cette réconciliation n'est, après tout, faite que pour le monde; et quoiqu'il ait habité longtemps l'Amérique, votre mari n'est pas un sauvage. Il entendra raison.

LA BARONNE.

Et s'il n'entendait pas raison... s'il réclamait... des droits... Car enfin...

LE MARQUIS, galamment.

Ah! j'avoue qu'à sa place je réclamerais... énergiquement...

LA BARONNE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Bon, bon, ma chère!... Ne vous inquiétez pas... je lui reporterai votre ultimatum... le reste le regarde, c'est une question de conquête...

LA BARONNE.

Eh bien, je voudrais vous prier de le recevoir d'abord... et de lui dire à quelles conditions... je consens...

LE MARQUIS.

Très-bien ! allez !...

LA BARONNE.

Merci, mon bon oncle! (Elle va vers la porte de droite.) Ah! je suis triste.

LE MARQUIS.

Bah! bah! cela se passera. (La Baronne sort par la droite. Au Domestique.) Faites entrer...

SCÈNE V

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, entrant du fond.

Mon oncle !... (Il avance pour l'embrasser.)

LE MARQUIS, l'arrêtant du geste.

Tout beau, monsieur, tout beau !...

LE BARON.

Comment ?...

LE MARQUIS.

Qui vous dit que je suis votre oncle ?...

LE BARON.

Mes yeux et mon cœur.

LE MARQUIS.

C'est bien aimable à vos yeux et à votre cœur de me reconnaître, car il y a dix ans que nous ne nous sommes vus.

LE BARON.

Raison de plus pour que vous ne me fermiez point les bras...

LE MARQUIS, après un silence.

Allons, embrasse-moi, vaurien... Je te gronderai après. (Ils s'embrassent.)

LE BARON.

Ah! dans ces bras-là, je me sens rajeuni...

LE MARQUIS.

Oui, des dix années que tu ne m'as pas vu?

LE BARON.

Mon bon oncle!...

LE MARQUIS, lui montrant un siége à gauche.

Pour commencer, asseyez-vous là, et causons... Oh! j'en ai gros sur le cœur à votre endroit... Dix ans de sermons rentrés auxquels vous n'avez échappé que par la fuite.

LE BARON, tenant toujours les mains du Marquis.

Sermonnez, mon bon oncle, sermonnez longtemps... Que j'entende cette voix amie qui me reporte aux jours de mon heureuse jeunesse!

LE MARQUIS.

Flagorneries... pures flagorneries... Oh! je ne m'y laisse pas prendre, et vous allez en déchanter tout à l'heure, beau neveu!... (Ils s'asseyent.) Au lieu de venir nous rejoindre en Allemagne, comme un digne gentilhomme... Qu'avez-vous fait, je vous le demande, avec les Peaux-Rouges, chez ces Yankees américains?...

LE BARON.

J'ai travaillé, mon bon oncle, et j'ai étudié...

LE MARQUIS.

Étudié quoi?...

LE BARON.

Les théories de la société nouvelle, la liberté, l'égalité...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que tout cela, bon Dieu !... Principes de philosophes !... Utopies de rêveur... C'est avec ces jolies maximes que votre génération nous a perdus... La philanthropie, la liberté, l'égalité !... mots sonores que vous avez jetés au vent de la révolution, sans vous apercevoir que c'étaient autant de brandons d'incendie ! Ces trois mots-là ont mis le feu à nos priviléges... Tout a flambé ! propriétés et titres... Aujourd'hui, nous rentrons comme des petits saint Jean... tous égaux, mais tout nus... la belle affaire !... Être rasé par son égal, et conduit par un cocher qui se croit votre frère !... C'est flatteur !...

LE BARON.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Ah ! parlons d'autre chose, car je doute que sur ce point nous puissions jamais nous entendre. Tu n'es pas changé, je le vois... Mais parlons un peu de ta femme... Sais-tu que tu l'as plantée là d'une jolie façon ?... J'apprends aujourd'hui que tu reviens à elle : il est temps !...

LE BARON.

Je connais toute l'étendue de mes torts, mon oncle, et je n'eusse point osé demander cette tardive réconciliation ; mais de hautes influences m'ont fait comprendre la nécessité d'un rapprochement...

LE MARQUIS.

Et tu reviens tout uniment, comme cela, après dix ans de fredaines, reprendre tes droits en passant ?...

LE BARON.

Vous êtes dans l'erreur, mon oncle ; je ne prétends pas faire valoir des droits que j'ai perdus par ma faute... Non, je cède à une question de convenances, et ne risque cette démarche qu'après avoir reçu la promesse d'un accueil favorable... Blâmez-vous ma conduite ?...

LE MARQUIS.

Ta conduite présente, non... mais ta conduite passée me paraît assez difficile à justifier.

LE BARON.

Vous avez raison, mon oncle, je suis coupable... si c'est être coupable que de céder à l'entraînement de son cœur... J'avais vingt-cinq ans, et...

LE MARQUIS.

Mais il y a longtemps que tu ne les a plus tes vingt-cinq ans, et l'entraînement de ton cœur t'a conduit un peu loin... C'est joli une passion, mais cela ne dure pas dix ans...

LE BARON.

Aussi cette longue séparation a-t-elle eu pour cause un motif plus grave, mon oncle. Après deux ans d'absence, j'allais revenir, quand une faillite m'enleva la presque totalité de ma fortune... tout entière aux colonies, vous le savez... Ruiné, n'ayant plus pour vivre que les biens de ma femme, mon retour semblait alors dicté par la misère; je reculai devant cette honte, et je résolus de refaire ma fortune perdue... Je réalisai le peu qui me restait, je mis fis colon...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Planteur de sucre!... marchand de café... Un Méran!... pourquoi pas épicier, tout de suite? avec ton blason pour enseigne.

LE BARON.

J'avais quitté mon nom... et le baron Chatenay de Méran n'était plus que le citoyen Chatenay. Il y a deux jours seulement que j'ai repris mon titre, après avoir vu le roi, qui veut bien me retenir en France...

LE MARQUIS.

Par ma foi! il faut bien que je te pardonne... (Ils se lèvent.) Et autant que tu sois près de ta femme, cela me sera plus commode pour te sermonner... Je t'aurai sous la main.

LE BARON.

Oui, mon bon oncle, et nous ne nous quitterons plus.

LE MARQUIS.

Allons, nous pourrons faire encore quelques petits soupers; je ne suis jamais plus moral qu'entre deux seaux de vin de

Champagne — car j'espère que tu reviens en mari de bon goût, et que tu auras l'élégance de vivre... en garçon dans ton nouveau ménage.

LE BARON.

Vous êtes toujours plus jeune que moi, mon oncle.

LE MARQUIS.

Parbleu ! le beau miracle ! vous naissez vieux, vous autres philosophes. Mais, chut ! J'entends le frôlement d'une robe de soie, ce doit être ma nièce... Remarque que je ne dis pas : Ce doit être ta femme. (Il va au-devant de la Baronne.)

SCÈNE VI

LE BARON, LE MARQUIS, LA BARONNE, entrant par la droite.

LA BARONNE, à son oncle, à demi-voix.

Eh bien ?

LE MARQUIS, de même.

Il est raisonnable.

LE BARON, saluant.

Madame... (La Baronne lui rend une froide révérence.)

LE MARQUIS.

Dieu me damne, il faut que je vous présente l'un à l'autre ! (Montrant le Baron.) Votre cousin et mari, ma chère, qui nous revient de l'autre monde.

LE BARON.

Un coupable, madame, un suppliant.

LA BARONNE, avec froideur.

Monsieur !...

LE BARON.

Je viens, madame, me rendre à merci, et implorer un pardon que l'avenir m'accordera, je l'espère.

LA BARONNE.

Je cède, monsieur, à des désirs qui sont des ordres pour moi, et vous n'avez pas besoin de pardon.

LE BARON.

Quelque cruelles que soient vos paroles, madame, je vous dois encore de la gratitude pour ce consentement. Il est dicté par votre dévouement à Madame Royale. Seulement, il m'eût été doux de l'obtenir de votre générosité.

LA BARONNE.

Si mes paroles sont cruelles, monsieur, n'en accusez que l'étrangeté de notre situation, qui suffit à les justifier. Quand, après dix années d'abandon, vous venez faire appel à mes sentiments, n'ai-je pas le droit de me montrer sévère?... A moins, cependant, que vous n'ayez à m'accuser d'avoir mérité...

LE BARON.

A Dieu ne plaise, madame, que j'élève la voix pour accuser!... Je fais amende honorable sans restriction.

LE MARQUIS.

Allons, ma chère, qu'il avoue ses torts, et n'en parlons plus. (Ils s'asseyent dans le même ordre.)

LE BARON, prenant une chaise.

Vous avez raison, mon oncle, et j'espère que cet aveu me disculpera beaucoup à vos yeux. Fiancés dès le berceau, uniquement parce que nous étions parents et que nos intérêts de fortune l'exigeaient, notre mariage s'accomplit comme une destinée irrévocable. Vous aviez seize ans, moi vingt-deux; la fiancée était toujours pour moi la petite fille, je n'étais pour vous que l'ancien compagnon de vos jeux; et quand on nous conduisit à l'autel, nous étions deux enfants, l'amour n'était pas du cortége. (Il s'assied.)

LA BARONNE.

Vous vous trompez, monsieur, car je vous aimais, moi.

LE BARON.

Oui, vous m'aimiez, mais je ne vis dans cet amour calme et pur que la froideur d'une affection fraternelle; et, pour mon malheur, mon cœur avait déjà, depuis longtemps, d'autres liens.

LE MARQUIS.

Ah! la belle raison pour ne pas aimer sa femme!

LA BARONNE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Ma chère, de mon temps, si l'on n'avait pas ce que vous appelez des principes, on en avait au moins un : c'était d'être le mari de sa femme, d'abord. — L'hymen satisfait, si l'on sacrifiait à l'amour, ce n'était qu'après s'être mis en règle pour sa postérité.

LE BARON.

Aussi, mon oncle, était-ce plus qu'un amour qui m'entraîna, c'était presque une réparation.

LE MARQUIS.

Une réparation ?

LE BARON.

Oui. A dix-huit ans, vous le savez, j'allai aux Antilles pour surveiller nos propriétés. Notre habitation, à la Martinique, touchait à celle de monsieur de Chaulieu, qui, peu après mon arrivée, mourut, laissant orpheline une fille de seize ans.

LE MARQUIS.

Je comprends.

LE BARON.

Vous n'étiez alors qu'une adorable enfant, madame. D'autres sont infidèles au passé, moi je fus infidèle à l'avenir.

LA BARONNE.

Mais, monsieur, puisque vous aimiez mademoiselle de Chaulieu, pourquoi ne l'épousâtes-vous pas ?

LE BARON.

Je le voulus, car mon mariage avec mademoiselle de Chaulieu était un devoir.

LE MARQUIS.

Ah ! mademoiselle de Chaulieu...

LE BARON.

Elle était mère !... Je revins à Londres afin d'obtenir le consentement de mon père ; il me le refusa. Il était déjà frappé, vous le savez, de cette cruelle maladie qui fut une longue agonie de deux années... Il m'implora, me supplia de

tenir la parole qu'il avait donnée à votre mère... Je résistai longtemps. Mais, que vous dirai-je, madame, vous étiez assez belle pour faire pâlir un souvenir; je crus vous aimer, et je vous épousai.

LA BARONNE.

Ainsi, monsieur, vous m'aimiez? et pourtant...

LE BARON.

On n'explique pas les faiblesses du cœur, madame. Dieu m'est témoin que je croyais avoir effacé du mien cette passion dont vous fûtes victime... Mais il y restait le remords! Une lettre m'arriva, qui m'apprenait que mademoiselle de Chaulieu mourait de mon abandon... Je vous quittai, fou de douleur, je m'embarquai pour la Martinique, espérant sauver celle que ma faute avait tuée!... Elle mourut un an après, me laissant un enfant de six ans, qui n'avait que moi pour soutien, pour protecteur.

LE MARQUIS.

Je conçois tout jusque-là... mais là est la faute...

LE BARON.

Que fallait-il faire? j'étais ruiné.

LE MARQUIS.

Il fallait revenir en France, morbleu! te refaire le mari de ta femme... La belle raison qu'une ruine!

LE BARON.

Et ma fille, mon oncle, pouvais-je l'abandonner?

LE MARQUIS.

Ah! dame!...

LA BARONNE.

Notre situation est étrange, monsieur, et, vous en conviendrez, exige une définition bien nette de nos rapports à l'avenir. Ma vie s'est passée loin de vous; vous-même l'avez dit : nous sommes devenus presque étrangers l'un à l'autre...

LE BARON.

Madame!...

LA BARONNE.

Je ne vous accuse pas, monsieur, je constate. Pour le monde, vous revenez d'un long voyage; pour moi, vous re-

venez du fond de mon passé, inconnu, portant le titre de mari... et fort des droits qu'en apparence je vous rends...

LE BARON.

Je vous comprends, madame; devenu étranger dans ma propre maison, et cela par ma faute, j'y suis un hôte et non pas un époux. Vous accueillez le voyageur au foyer qui fut le sien, il ne peut demander rien de plus; et, quelle que soit votre décision, je dois m'y soumettre. (Ils se lèvent.)

LE MARQUIS.

Bien, Henri, bien, voilà qui est parler... Allons, mes enfants, le même sang coule dans vos veines. Si vous n'avez pas été amants, si vous ne pouvez être époux, soyez amis... et de vos anciens malheurs, faites-vous un bonheur tout neuf; oublions le passé qui s'enfuit sans laisser de traces... Oublions...

LE BARON.

Pardon, mon oncle, ce passé que vous voulez que nous oubliions m'a laissé un souvenir vivant, à moi.

LE MARQUIS.

Ah! diable! Oui, ta fille... Eh bien?

LE BARON, allant lentement près de la Baronne.

Me comprenez-vous, madame?...

LA BARONNE.

Monsieur...

LE BARON.

Nous n'avons point d'enfant, madame, cette fleur du foyer domestique; ma fille n'a que moi au monde, voudriez-vous nous séparer?

LA BARONNE.

Que me demandez-vous, monsieur?

LE BARON.

Je vous demande comme une grâce, comme un gage de pardon, de lui servir de mère... Elle est bonne comme vous... elle est belle comme vous... aurais-je trop compté sur votre cœur? la repousseriez-vous?

LA BARONNE.

En vérité, monsieur, je ne sais que répondre. Vous me prenez au dépourvu... mon esprit a besoin de s'habituer à cette

pensée... et votre proposition m'embarrasse plus que je ne saurais dire.

LE MARQUIS.

Mets-la dans un couvent, à Paris, c'est convenable et cela tranche la difficulté... tu l'iras voir tous les jours.

LE BARON.

Mon oncle, songez que ma fille ne m'a jamais quitté; nos années d'exil se sont passées dans la solitude, elle a toujours vécu près de mon cœur... Loin de moi elle languirait.

LE MARQUIS.

Mais c'est donc une Paméla, une héroïne de roman anglais que ta demoiselle de Chanlieu?

LE BARON.

Nullement, mon oncle; c'est une enfant simple et candide qui ne sait point que le mal existe, car je ne lui ai jamais parlé que du bien. Elle allie à la nonchalance créole un esprit charmant dans son austérité américaine, viril même quelquefois devant le danger, mais avec les faiblesses touchantes de la femme et les divines ignorances de l'ange.

LA BARONNE.

Mais ne s'étonnera-t-on pas, monsieur, de voir assise à un foyer qui n'est pas le sien cette jeune fille ramenée par vous?

LE BARON.

On dira, madame, que vous avez consenti à recueillir une jeune fille que j'ai adoptée... Elle ne porte pas mon nom, et, tout en m'appelant son père, elle n'a jamais cherché que dans son cœur la raison du titre qu'elle me donne.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Après tout, ma chère, vous n'avez pas d'enfant, adoptez la fille, et puisque vous vous réconciliez avec ce coureur d'aventures... eh bien! ne faites pas la chose à demi.

LA BARONNE.

Amenez-moi mademoiselle de Chaulieu, et je l'accueillerai, non-seulement comme votre fille, monsieur, mais comme la mienne.

LE BARON.

Ah! merci, madame... sa présence près de vous me rappel-

lera sans cesse votre généreux oubli. Maintenant, quand me sera-t-il permis de vous la présenter?

LA BARONNE.

Quand vous voudrez, monsieur.

LE BARON, saisissant et baisant la main de la Baronne.

Ah! madame, que vous êtes bonne! (Il s'élance vers la porte du fond.)

LE MARQUIS.

Eh bien! où vas-tu donc?

LE BARON.

La chercher, mon oncle, la chercher; et pendant ce temps dites pour moi à madame de Méran tout ce que je n'oserais pas lui dire... dans un quart d'heure nous sommes ici. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LA BARONNE, s'affaissant sur un fauteuil, à droite.

Ah!

LE MARQUIS, avec inquiétude.

Eh bien! qu'as-tu donc?

LA BARONNE.

J'ai que je suis brisée et que je me sens prête à m'évanouir.

LE MARQUIS.

Bon Dieu! n'allez pas faire une chose comme celle-là sérieusement! Voulez-vous que j'appelle?

LA BARONNE.

Non, merci!... Eh bien! mon oncle, avez-vous été content de moi?

LE MARQUIS.

Ma chère amie, vous avez été digne comme Minerve; mais convenez aussi que l'explication qu'il nous a donnée atténue bien ses torts.

LA BARONNE.

Oui, hélas! le sacrifice est fait... pauvre Gontran!

LE MARQUIS.

Je le consolerai... Je lui porterai vos adieux.

LA BARONNE.

Il va venir, je l'attends.

LE MARQUIS.

Il va venir?

LA BARONNE.

Oui... je lui ai écrit.

LE MARQUIS.

Mais c'est insensé, ma chère.

LA BARONNE.

Il faut que la position soit aussi nette d'un côté que de l'autre, mon oncle.

LE MARQUIS.

Jane, si vous m'en croyiez, vous ne le reverriez pas... c'est imprudent.

LA BARONNE.

Oh! ne craignez rien; mais son dévouement vaut bien un adieu.

LE MARQUIS.

Ma chère, ces adieux-là sont gros de réconciliations.

LA BARONNE.

Je vous le répète, mon oncle, une explication est nécessaire, mais je ne faiblirai pas.

LE MARQUIS.

Allons, tu es comme les malades qui ont été sages, et à qui l'on ne peut refuser de mettre un peu de miel dans la médecine; mets-y du miel, ma pauvre enfant, mais prends-la.

LA BARONNE.

Oh! jusqu'à la lie, je vous en réponds; dans ces sortes de breuvages, c'est de l'amertume qu'on est avide.

LE MARQUIS.

Surtout ne lui laissez pas soupçonner que je vous ai tout révélé... feignez de croire... au prétendu mariage...

LA BARONNE.

Soyez sans crainte, je suis trop touchée de sa générosité...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Presme.

LA BARONNE.

Faites entrer... Mon oncle... voulez-vous me permettre de...

LE MARQUIS.

Je me retire. Du courage, Jane!

LA BARONNE.

Soyez tranquille.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, LA BARONNE, GONTRAN, entrant du fond.

LA BARONNE, au Marquis, qui semble vouloir rester.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Je vous laisse; au revoir, Gontran. (Il sort par le fond.)

GONTRAN, saluant.

Monsieur le marquis...

SCÈNE IX

LA BARONNE, GONTRAN.

LA BARONNE, après s'être assurée du départ du Marquis.

Je vous remercie, Gontran, de vous rendre à mon invitation.

GONTRAN.

Vous n'avez pas douté de mon empressement! Jane...

LA BARONNE.

J'ai appris avec plaisir la nouvelle que vous m'avez annoncée, Gontran; vous serez heureux, je l'espère, et... bien que j'en aie été un peu surprise, je veux vous féliciter... sur votre mariage.

GONTRAN.

Je vous sais gré, Jane, de placer la question du premier coup

sur ce terrain... J'avais rêvé un autre bonheur, mais un obstacle invincible nous sépare et...

LA BARONNE.

Oui, et je vous remercie d'avoir compris la nécessité de notre séparation. Mais dites-moi, (souriant) est-elle bien belle celle... que vous aimez?

GONTRAN.

Jane!... de quoi me parlez-vous là?

LA BARONNE.

Oh! ne refusez pas quelques explications à mon intérêt.

GONTRAN, essayant de sourire.

A votre intérêt, Jane?

LA BARONNE, souriant.

A ma curiosité, si vous le voulez absolument; cependant, si, amant jaloux, vous ne voulez pas, à mes yeux, lever le voile qui couvre votre trésor, n'en parlons plus... parlons des avantages que vous trouvez sans doute à cette union.

GONTRAN.

Madame!...

LA BARONNE.

Mais enfin, vous devez bien cette consolation à mon amour-propre de me dire qu'elle est plus belle que moi.

GONTRAN.

On n'est pas plus belle que vous, Jane, on est belle autrement... voilà tout.

LA BARONNE.

Et voulez-vous me dire comment elle est belle?...

GONTRAN.

Si vous l'ordonnez, vous savez bien que je dois obéir... mais pourquoi déchirer votre cœur à ce buisson d'épines?...

LA BARONNE.

Non, cela me fera du bien, je vous jure... Ainsi, elle est bien belle?...

GONTRAN.

Oui.

LA BARONNE, souriant toujours.

Très-belle?...

GONTRAN.

Très-belle.

LA BARONNE, vivement.

Des yeux bleus ou noirs?...

GONTRAN.

Bruns.

LA BARONNE.

Blonde?...

GONTRAN.

Oui.

LA BARONNE.

Et gracieuse... il est inutile de le demander... Quel âge a-t-elle?...

GONTRAN.

Dix-sept ans.

LA BARONNE.

Comment l'avez-vous connue?... Contez-moi cela?...

GONTRAN.

Encore?...

LA BARONNE.

Je veux tout savoir.

GONTRAN.

Oh! mon Dieu! tout simplement à un bal chez l'ambassadeur de France à Vienne. — Mais pardon, Jane, je me laisse aller... J'oublie que c'est votre bouche qui interroge et votre cœur qui écoute.

LA BARONNE, avec effusion.

Oui, Gontran, c'est mon cœur qui écoute et qui vous bénit pour ce pieux mensonge.

GONTRAN.

Jane!

LA BARONNE.

Laissez-moi vous dire que je vous admire, Gontran, que je suis fière de vous avoir aimé. Oui, fière, car vous êtes un noble cœur. Vous avez des délicatesses qui charment et qui ravissent.

GONTRAN.

Que dites-vous, Jane?

LA BARONNE, lui saisissant la main.

Je dis que si l'amertume de notre séparation pouvait être adoucie, vous l'avez fait, mon ami, par ce généreux dévouement. Je veux que vous sachiez que mon cœur a compris le vôtre. Mon mari est de retour, nous ne devons plus nous voir, mais je garderai pieusement votre souvenir.

GONTRAN, étonné.

Votre mari est de retour?...

LA BARONNE, confiante.

Vous le saviez bien?...

GONTRAN.

Non, je l'ignorais.

LA BARONNE.

Vous l'ignoriez?...

GONTRAN.

Oui, Jane!

LA BARONNE, atterrée et montrant la lettre.

Mais alors... cette lettre... elle est donc vraie?...

GONTRAN.

Sans doute.

LA BARONNE.

Vous en aimez une autre?...

GONTRAN.

Je vous l'ai écrit, Jane.

LA BARONNE.

Et vous allez l'épouser?

GONTRAN.

Jane, je ne comprends pas votre étonnement; n'avez-vous pas lu ma lettre?

LA BARONNE.

Oui, je l'ai lue... (Silence.) Voyons, Gontran, répondez-moi, sur votre honneur, comme un honnête homme à une honnête femme... vous ne m'aimez plus?

GONTRAN.

Jane, tant que nous avons eu, par le silence de votre mari,

un doute sur sa vie, tant que nous avons pu espérer qu'un divorce pouvait rapprocher l'une de l'autre nos deux âmes séparées... je vous le jure, je n'ai pas vu le bonheur autre part que près de vous, à vos pieds... mais il y a de ces situations contre lesquelles la volonté la plus ferme ne peut rien. Le monde, qui nous plaint innocents, nous eût accusés coupables.

LA BARONNE, l'interrompant vivement et passant à gauche.

Merci, mon cher Gontran, merci de la leçon de morale que vous voulez bien me donner; mais ce que vous me dites, je me l'étais déjà dit... puisque j'ai accepté, il y a un quart d'heure, la proposition que venait me faire mon mari... de reprendre aux yeux du monde, de ce même monde dont vous me parlez, Gontran, sa position près de moi. Ce serait donc une répétition, je ne dirai pas douloureuse, mais inutile.

GONTRAN.

Jane!... croyez qu'au fond de mon cœur...

LA BARONNE.

C'est bien; laissons ce sujet. (Elle repasse à droite où elle s'assied. Silence.) Ainsi, votre mariage est convenu... vous êtes lié?...

GONTRAN.

Non, Jane, j'avais des engagements pris avec une autre personne, et je ne serai véritablement libre que quand celle à qui j'étais engagé m'aura franchement rendu ma parole. (Moment de silence. Jane se lève, va à la fenêtre à droite et essuie une larme. Gontran reste debout, muet et dans l'attente. La Baronne revient peu à peu près de lui.)

LA BARONNE.

Vous quitterez Paris, Gontran?

GONTRAN.

J'ai la certitude d'obtenir le poste de premier secrétaire d'ambassade à Vienne.

LA BARONNE.

Je ne vous reverrai pas?

GONTRAN.

J'attendrai du moins vos ordres pour me présenter devant vous.

LA BARONNE.

Et je ne connaîtrai jamais madame de Presme?

GONTRAN.

Jamais!

LA BARONNE, avec un effort suprême.

Gontran... vous êtes libre.

GONTRAN.

Jane!... (Il veut lui prendre la main.)

LA BARONNE, retirant sa main, d'un ton hautain.

Oh! non, épargnez-moi; vous comprenez qu'à partir de cette heure nous devons être complétement séparés... (s'éloignant à droite.) Allez à Vienne, allez vous marier, allez... Et quand partez-vous?

GONTRAN.

Dans huit ou dix jours. Me sera-t-il permis de venir vous faire mes adieux?

LA BARONNE, avec une indifférence affectée.

Venez... il ne serait pas convenable que l'on crût que vous cessez de me voir à cause du retour de mon mari... venez.

GONTRAN.

Je viendrai, madame...

LA BARONNE.

Permettez-moi, maintenant, de vous congédier, car j'attends monsieur de Méran, et...

GONTRAN.

Je me retire, madame.

LA BARONNE.

Au revoir!... (Elle va vers la porte de droite et se retourne.) Ah! rapportez-moi, je vous prie, mon portrait; il est devenu sans prix pour vous, désormais.

GONTRAN.

Je vous obéirai, madame.

LA BARONNE.

Merci!... (Elle sort vivement par la droite, Gontran reste interdit.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME

Un salon : porte au fond et portes à droite et à gauche ; au premier plan de droite, sur le devant, un grand métier à broder; cheminée au deuxième plan; à gauche, une table ronde avec fauteuils; au deuxième plan, une fenêtre.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, **entrant du fond,** LA BARONNE, **entrant de la droite.**

LE MARQUIS, **entrant.**

Bonjour, ma chère; je viens matin pour rabrouer un peu mon neveu, afin de réveiller mes idées. Où est-il, ce mari ressuscité?

LA BARONNE, **indiquant la porte à gauche.**

Là, dans son appartement.

LE MARQUIS, **allant s'asseoir à droite.**

Vous voilà donc enfin rentrée en ménage! Je me sens tout heureux, car, voyez-vous, ma chère, bien que je vous aime de tout mon cœur, ce n'était pas la même chose de vous avoir chez moi; c'était l'union de deux solitudes. Mais ici, c'est la famille. (**La Baronne s'assied devant son métier; le Marquis est assis à sa gauche.**) La famille!... quel mot charmant pour celui qui a vécu seul! comme le cœur s'épanouit à l'aise! comme il se repose dans ce milieu sacré!... Ah! l'on aura beau vanter la liberté, l'indépendance, l'homme sans famille traverse la vie comme un voyageur qui s'endort chaque soir sur un lit d'auberge.

LA BARONNE. [1]

* Vous pouvez parler ainsi, mon oncle, vous qui êtes las du
* voyage et de la liberté.

[1] Les passages marqués d'un astérisque se suppriment à la représentation.

LE MARQUIS, *d'un ton dégagé.*

* Ma parole d'honneur, je ne donnerais pas un fétu de paille * de tout ce que cela m'a rapporté; j'ai jeté ma jeunesse à * tous vents, goûtant des joies stupides, poursuivant des * amours fugitives; tout cela n'est pas tentant, ma chère. J'ai * vécu comme un fou, mon cœur n'a jamais logé qu'en garni, * et je me suis assis au banquet de la vie comme à un pique- * nique où je payais souvent l'écot des autres.

LA BARONNE.

* Et pourtant ces joies, ces amours fugitives, vous les avez * recherchées.

LE MARQUIS, *avec une feinte bonhomie.*

* Parbleu! oui.—Il fallait bien chercher quelque chose en ce * temps de folie qui m'a vu naître; nous courions d'amour en * amour... par curiosité pure. Mais vous ne savez pas quels mé- * lancoliques retours amène la solitude! Que de fois, le soir, * rentrant seul, après une fête, je suis resté pensif devant mon * foyer vide et triste, songeant qu'il pourrait être animé par * une femme ou par quelque enfant qui saluerait mon retour * d'un cri de joie!

LA BARONNE.

* Oui, j'ai rêvé aussi ce bonheur; mais pour moi, cela ne * sera jamais qu'un rêve.

LE MARQUIS.

* Allons donc, ma chère! ne parlez pas ainsi, vous me gâtez * toute ma joie.

LA BARONNE.

Mais, mon oncle, ne suis-je pas isolée, moi, dans cette maison où vous trouvez une famille?... Ma pensée m'entraîne malgré moi vers un autre en qui j'avais mis mes espérances.

LE MARQUIS.

Bah! bah! ma chère, toutes les femmes se créent un roman en dehors de leur vie. Ève n'a pas cueilli tout le fruit défendu, il en restera toujours aux branches pour tenter ses filles... mais la vie réelle n'est pas romanesque, et vous comprendrez bientôt...

LA BARONNE.

Ce langage vous est facile, mon oncle, à vous qui avez tant vécu...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Merci! tant vécu! ne dirait-on pas que j'ai l'âge de Mathusalem?

LA BARONNE.

L'âge se mesure par la plénitude des années et non par leur nombre, vous le savez bien; vous avez épuisé toutes les joies de ce monde, et votre cœur fatigué n'aspire plus qu'au repos.

LE MARQUIS.

Mais pas du tout! comme vous y allez, ma chère! mon sac n'est pas vide! A vous entendre, je n'aurais plus qu'à me faire embaumer! — Mon cœur n'est pas si usé qu'il ne m'en reste assez pour vous aimer et pour jouir de votre bonheur.

LA BARONNE, amèrement.

Oh! mon bonheur!

LE MARQUIS.

Eh! oui, ma chère, votre bonheur! Vous êtes femme de trop d'esprit pour le laisser dévorer par une folle passion... (Il se lève et passe derrière la Baronne.) Peuh! tout cela se calmera... l'existence vous est encore facile, votre mari n'est pour vous qu'un ami dont la tendresse appellera la vôtre; sa fille est une délicieuse enfant qui animera votre vie, et vous prendrez plaisir à la guider. Et puis, que vous dirai-je, il y a bien aussi quelques charmes dans la conscience du devoir accompli.

LA BARONNE.

Oui, peut-être avez-vous raison, mon oncle; mais je suis encore trop près du sacrifice, et j'ai besoin de m'accoutumer à ce bonheur... qui me coûte si cher.

LE MARQUIS.

Bah! ma chère, votre position est excellente, près d'un mari qui a des torts à expier. Un mari coupable, mais c'est un trésor dans un ménage! Il a ouvert la porte à tous les caprices, à toutes les fantaisies; sa faute justifie tout, car le souvenir en est toujours là. Vous voyez déjà comme il est soumis, ce maître dont le retour vous épouvantait.

LA BARONNE, soupirant.

Oui, monsieur de Méran s'efforce de racheter ses torts par mille soins affectueux, j'en conviens; c'est le calme, mais je regrette les orages.

LE MARQUIS.

Et qui sait, ma chère? vous êtes encore jeunes tous deux, vous vous êtes aimés, l'amour revient parfois aux cœurs qu'il a visités, comme l'hirondelle à son ancien nid.

LA BARONNE.

Oh! mon oncle, il est trop tard, et nous sommes condamnés à l'indifférence.

LE MARQUIS.

Après tout, est-ce un mal? L'amour est souvent un meuble incommode en ménage.

LE DOMESTIQUE, à la porte de gauche.

Monsieur le baron demande si madame veut bien le recevoir?

LA BARONNE.

Priez d'entrer.

LE MARQUIS.

Diable! il y met des formes.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE BARON, LA BARONNE. (Le Baron entre par la gauche et va respectueusement prendre la main de la Baronne, restée assise à droite.)

LA BARONNE.

Bien que j'y voie une délicatesse dont je vous sais gré, monsieur, il me paraît superflu que vous vous fassiez annoncer chez vous.

LE BARON.

Je vous remercie de ce reproche, madame, mais il n'est que midi, et ma visite eût pu vous paraître un peu trop maritale.

LA BARONNE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

On n'est pas plus discret, ma parole d'honneur!

LE BARON.

Je viens, du reste, vous annoncer une nouvelle qui, je l'espère, vous plaira. Dans trois jours vous habiterez l'hôtel où vous êtes née.

LA BARONNE.

L'hôtel Valory?

LE BARON.

Je viens de l'acheter; je me suis rappelé qu'autrefois vous y attachiez de doux souvenirs, vous regrettiez les grands ombrages et les pelouses vertes du jardin où vous jouiez enfant : j'ai voulu vous rendre ces souvenirs.

LE MARQUIS.

Oh! oh! vous le voyez, ma chère, il n'y a rien de tel que les raccommodements pour ramener les douces lueurs des lunes de miel! Vous voilà en plein renouveau, et nous finirons par nous féliciter de ce qu'il ait couru dix ans après la fortune!

LE BARON.

Ah! mon oncle! je la donnerais tout entière, cette fortune, pour racheter ce qu'elle m'a fait perdre.

LA BARONNE.

Mais, en vérité, monsieur, je ne sais comment reconnaître...

LE BARON.

N'ajoutez pas un mot, Jane, ce serait m'humilier; j'ai tant à me faire pardonner, que votre reconnaissance a pour moi le poids d'un reproche.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur, sur...

LE BARON.

Non... et ce que vous taisez, ma conscience me le dit. Ah! Jane, le tendre accueil que vous avez fait à ma fille accroît encore ma dette, et je ne serai jamais quitte envers vous.

LA BARONNE.

Votre fille m'a tout d'abord gagné le cœur, monsieur, j'ai donc peu de mérite à cet accueil.

LE BARON.

Vous êtes bonne!

LE MARQUIS, *qui s'est assis à gauche, près de la table.*

A propos, ma chère, je vous annonce, pour ce matin, la visite de Valonne... C'est encore un citoyen d'Amérique, nous l'avons vu autrefois à Londres, vous le rappelez-vous?

LA BARONNE.

A grand'peine. N'est-il pas un peu notre parent?

LE BARON.

Oui, sa mère était une Ripert.

LA BARONNE.

C'était un original, autant qu'il m'en souvient.

LE MARQUIS, *tenant un journal.*

Oh! il l'est toujours... Il a la manie de raconter des histoires qui n'en finissent jamais.

LE BARON, *debout devant la cheminée.*

Il était enfant quand son père se réfugia aux États-Unis, et son éducation a été des plus bizarres. Catholique, il allait au prêche; royaliste, il assistait aux hustings; et il s'est fait dans sa tête un mélange désolant des principes les plus contraires. Resté sans fortune à la mort de son père, il s'était fait maître d'armes, le seul état, disait-il, dans lequel on ne dérogeât pas.

LA BARONNE.

Maître d'armes?

LE BARON, *revenant en scène.*

Oui; c'est, du reste, le plus excellent cœur et l'ami le plus dévoué, malgré son caractère exalté et changeant... Il s'était pris d'une grande passion pour ma fille. Cela dura huit jours, au bout desquels il me demanda sa main... pour un de ses amis.

LE MARQUIS.

Quel drôle de corps! — Mais, je ne la vois pas, ta fille; où se cache donc cette jeune farouche?

LA BARONNE, *montrant la droite.*

Elle est là, dans ma chambre; elle essaye sa robe de bal.

LE BARON.

Ah! c'est vrai ! elle fait, ce soir, son entrée dans le monde.

LA BARONNE.

Elle veut vous surprendre dans ses atours. Elle sera superbe. (*Elle se lève.*) Je vais voir si elle est prête, et je vous l'amène. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *toujours assis.*

Sais-tu qu'elle est adorable, ta fille ?

LE BARON.

Je le sais, mais j'aime à vous l'entendre dire.

LE MARQUIS.

J'en raffole ! J'aime ce mélange de fierté sauvage et de grâce native... C'est bien le petit être le plus ravissant que j'aie jamais rencontré !

LE BARON.

C'est une élève de la nature.

LE MARQUIS.

Voilà une nourrice qui ne nous a pas bercés, hein? mon gaillard ! Ah ! j'oubliais de te dire. — Je te déshérite.

LE BARON.

Ah ! vous êtes bien bon !

LE MARQUIS.

Et comme je n'ai plus de notaire, tu serais bien aimable de me prêter le tien, pour faire la chose en règle.

LE BARON.

Merci de cette preuve de confiance.

LE MARQUIS.

Tu ris, tu crois que je plaisante? (*Il se lève.*) Mon cher,

sache-le, je me soucie maintenant de toi comme de Jean de Verd.

LE BARON.

Cher oncle!

LE MARQUIS.

J'ai trouvé un meilleur placement pour mes affections; il m'a pris une rage de vivre en famille...

LE BARON, l'interrompant.

Vous allez vous marier?

LE MARQUIS.

Impertinent!... Tu ne m'aurais pas dit ce mot-là il y a cinq ans. — Enfin, ne compte plus sur moi. J'adore ta fille, je l'adopte, je lui donne ta part de ma fortune...

LE BARON.

Ah!

LE MARQUIS.

Ne me remercie pas, tu n'y es pour rien. Et je veux me donner le plaisir de lui chercher un mari.

LE BARON, avec un regret comique.

Mon pauvre oncle! il est trouvé.

LE MARQUIS.

Qui? le mari?

LE BARON.

Oui.

LE MARQUIS.

Que le diable l'emporte!... Un Américain?

LE BARON.

Non, un Français, que nous avons rencontré à Vienne. Le comte Gontran de Presme.

LE MARQUIS.

Gontran de Presme?

LE BARON.

Oui. Le connaîtriez-vous?

LE MARQUIS.

Certainement, je l'ai vu hier.

LE BARON.

Il est à Paris?

LE MARQUIS.

Oui... et je vais même aller le voir... en sortant d'ici; je lui annoncerai ton arrivée... Charmant garçon... bonne famille! Tiens, tiens, tiens... Et c'est arrêté?

LE BARON.

A peu près, à moins qu'il ne survienne des obstacles de son côté.

LE MARQUIS.

Je n'en prévois aucun. En tout cas... il vaut mieux tenir tes intentions secrètes... jusqu'à ce que le mariage soit bien décidé...

LE BARON.

Approuvez-vous ce choix?

LE MARQUIS.

Il est excellent!... Ah! voici ta femme.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, ANDRÉE, LE BARON, LA BARONNE.

LE MARQUIS.

Eh bien! le congrès de couturière a levé sa séance?

ANDRÉE, en toilette de bal, allant au Marquis.

Oui, et en voici un des protocoles... Bonjour, mon oncle, comment me trouvez-vous?

LE BARON.

Demande cela à madame.

LA BARONNE.

Vous êtes charmante!

ANDRÉE.

Vrai?... Ah! merci, madame. (A son père, montrant la Baronne.) Est-ce que je suis aussi jolie qu'elle? (Le Marquis s'assied à gauche et la Baronne se replace à son métier.)

LA BARONNE.

Enfant!

ANDRÉE.

Je veux vous faire honneur!... Mais, mon oncle, vous regardez ma figure et pas ma robe.

LE MARQUIS.

Vous vous en plaignez?...

ANDRÉE.

Non, mais c'est ma toilette qu'il faut remarquer, c'est très-grave. Allons, étudiez-moi avec attention... Tenez, je vais marcher... (Elle marche vers la gauche.) Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! vous êtes radieusement mise.

ANDRÉE.

Il est heureux que vous en conveniez. (Elle va près de la Baronne.) Vous souriez, madame. Hein! suis-je enfant! qui dirait qu'à dix-sept ans je m'amuse encore d'une robe neuve?... J'ai grand besoin de vos leçons, vous le voyez.

LE MARQUIS.

O candeur! Elle se reproche d'être coquette, quand je dis que c'est une sauvage... elle ne connaît même pas les principes les plus élémentaires.

LE BARON.

Mon Andrée ne sait rien de la vie, mon oncle; les grands spectacles de la mer, des montagnes et des forêts l'ont rendue contemplative, et dans cette contemplation elle s'est oubliée.

LE MARQUIS.

Il n'y a donc pas de miroirs au désert? Mais elle rattrapera le temps perdu.

LE BARON.

Oui, le monde me la gâtera.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Valonne.

SCÈNE V

LE MARQUIS, assis, VALONNE, LE BARON, ANDRÉE, au fond, LA BARONNE.

VALONNE, allant de l'un à l'autre.

Marquis!... Eh! bonjour, mon cher Henri; bien enchanté de te revoir. Madame, je suis votre cousin, monsieur de Valonne; vous étiez restée dans mes souvenirs, ce qui n'est pas une raison pour que je sois resté dans les vôtres.

LA BARONNE, assise.

Je ne vous avais pas oublié, monsieur le comte, et notre parenté m'est un gage que vous me croirez toujours de vos amis.

VALONNE.

Madame...

ANDRÉE, descendue entre le marquis et Valonne.

Bonjour, cousin.

VALONNE.

Ah! mademoiselle Andrée! Madame, est-on plus belle?

ANDRÉE.

Belle! cela vous plaît à dire. Je crois, en vérité, que c'est ma toilette qui vous éblouit; vous m'admirez... mais vous ne m'embrassez pas.

VALONNE, avec embarras.

Vous... embrasser?

LE MARQUIS.

Eh bien! faut-il pas t'adresser une pétition pour cela?

VALONNE.

Oh! non... ce serait oiseux. (Il embrasse Andrée en rougissant.)

ANDRÉE.

A bientôt. Je vais quitter cette belle robe et je reviens. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, VALONNE, LE BARON, LA BARONNE.

VALONNE, regardant sortir Andrée.

On n'est pas mieux élevée!

LE BARON, lui offrant un siége.

Assieds-toi.

VALONNE.

Mon ami, c'est un trésor que ta fille... c'est... un trésor!

LE MARQUIS.

Tu l'avais dit.

VALONNE, au Marquis.

Et quelle éducation! Tenez, l'an dernier, j'allai passer deux mois chez Henri; un jour, je chassais avec mademoiselle Andrée, elle était à dix pas de moi, en avant... voilà que tout à coup, sans rien dire, elle me met en joue... droit! j'examine ce qu'elle veut faire... son coup part...

LE MARQUIS.

Te tue!...

VALONNE.

Non... cela m'étonne... je me retourne... je vois étendu à mes pieds... un serpent... à sonnettes, madame! Elle avait tiré sur moi, sans émotion, madame! Je tire bien, mais je ne risquerais pas un pareil coup... aussi, je dis hautement qu'elle m'a sauvé la vie, et que je lui suis dévoué... comme au roi...

LE BARON, à Valonne.

Assieds-toi donc.

VALONNE, s'asseyant.

Mais vous travaillez comme une fée, ma cousine... comme une fée!

LA BARONNE.

Vous êtes complimenteur, comte.

VALONNE, se levant.

Pas du tout! pas du tout! (Prenant la main du Baron.) Ce bon Henri!

LE MARQUIS.

Il faut que vous sachiez, ma chère, que j'ai promis votre appui à Valonne.

VALONNE.

Oui, je suis un solliciteur... comme tout le monde. Dame ! huit cents livres de rente... vous comprenez!

LA BARONNE.

Je mets tout mon crédit à votre disposition, quel emploi sollicitez-vous?

VALONNE.

Garde du corps, madame, garde du corps! on dit que le roi va les reformer.

LE BARON.

Mais tu n'as pas la taille.

VALONNE.

Oh!... avec la protection du maréchal...

LE MARQUIS.

Tu grandiras de six pouces?

VALONNE, *sérieusement.*

Non, je ne l'espère pas, mais qu'est-ce que ça fait? mon nom a la taille si je ne l'ai pas... Les gentilshommes, mes ancêtres, avaient-ils cinq pieds huit pouces... quand ils trouvaient l'épée d'officier dans leurs layettes? Pourquoi me la refuserait-on lorsque ma croissance est complète?

LE MARQUIS.

Mon cher...

VALONNE, *l'interrompant.*

Si l'on me trouve trop petit, je monterai sur mes parchemins!

LE MARQUIS.

Ah ! si tu comptes sur ton nom, Henri va te répondre par l'article premier de la charte : — « Tous les hommes sont égaux. »

VALONNE, *s'asseyant.*

Tous égaux ! alors... je suis assez grand.

LE MARQUIS.

Égaux — politiquement.

VALONNE.

Ah ! politiquement... C'est très-beau !. . Maxime digne d'un grand peuple !

LE MARQUIS.

Alors, que chantes-tu avec ta noblesse, si tu approuves cela ?...

VALONNE.

Eh bien... oui ; tous les nobles sont égaux... entre eux... les bourgeois sont égaux... les manants sont égaux... tout le monde est égal ! C'est comme en Amérique !... (Il se lève.)

LE MARQUIS.

Ah ! ton libéralisme n'est pas dangereux, tu comprends heureusement la chose.

VALONNE, d'un ton dégagé.

Je saisis vite, j'ai fort approfondi les questions politiques.

LA BARONNE.

Vous avez adressé une demande au maréchal ?

VALONNE, allant à la Baronne.

Non, cousine, mais je le ferai... J'ai des titres à cette promotion... je n'ai jamais servi... mon épée est restée au fourreau... fidèle à son roi. Depuis mon arrivée, j'ai déjà su montrer mon dévouement, j'ai eu quatre duels pour la bonne cause.

LE MARQUIS.

Enfin, nous te placerons toujours bien quelque part.

VALONNE.

Oh ! je ne veux être que militaire, moi ! (Il va se rasseoir.) Rien ne me semble beau comme un homme d'épée... ainsi que je le disais hier... à Larivet, un jeune colonel en retraite, à qui j'ai servi de second il y a huit jours... dans une affaire avec des officiers étrangers, une partie carrée... nous avons gaillardement couché nos deux hommes sur le pré... le colonel tire comme moi... (Il se lève et va à la Baronne). Madame, ce jeune homme trompe le demi-cercle, comme le ferait une mécanique... (Il fait le geste.) pan, pan ! pan, pan ! Parade impossible, chaque coup tue... C'est un garçon charmant !

LE MARQUIS.

Ah ça! es tu fou ?... Si c'est en tuant nos alliés que tu prétends montrer ton dévouement ?

VALONNE, *naïvement.*

Heuh!... c'étaient des Allemands... Nous en avons beaucoup d'Allemands!

LE MARQUIS.

Il a réponse à tout!

VALONNE.

Ah! mon Dieu! je raisonne.

LE BARON.

Mais en attendant que tu aies quelque emploi, mon cher, tu sais que je suis riche et que ma bourse est à ta disposition.

VALONNE, *d'un ton protecteur.*

Certainement, certainement, mon ami, ne te gêne pas... offre-moi de l'argent quand j'en aurai besoin : je t'y autorise. (*Il le quitte et va à gauche, en chantant entre ses dents.*) Prou, prou, prou... (*Venant à la Baronne.*) Vous ne connaissez pas l'Amérique, ma cousine?

LA BARONNE.

Non.

VALONNE.

C'est un bien grand pays... un pays... bien grand... Tiens! j'ai cassé vos ciseaux... mille pardons... je vous les rends.

LA BARONNE.

Merci!

LE MARQUIS.

Il est temps!

VALONNE.

Vous connaissez le trait du maréchal de Saxe? il cassait un fer à cheval; moi... je suis comme lui, je brise tout ce que je touche, j'ai des doigts d'acier... ainsi que le disait... mistress Jackson chaque fois que je lui serrais la main.

LE MARQUIS.

Mistress Jackson?...

VALONNE.

La femme d'un alderman.—Jackson était un de mes élèves...

sa femme exigeait qu'il fît des armes parce qu'il était fort gras... Il est mort depuis.

LE MARQUIS.

De gras fondu ?

VALONNE.

Non, en duel... il n'avait pas de dispositions.

LE MARQUIS.

Alors, grand bien fasse à sa veuve ! (Il se lève.) Mais laisse un peu tes histoires, j'ai promis de te conduire ce matin chez ma sœur.

VALONNE.

Très-volontiers... Je l'aime beaucoup... elle a une fraîcheur, une jeunesse !

LE MARQUIS.

Ma sœur ?... Elle est mon aînée.

VALONNE.

Non, mistress Jackson, la veuve de...

LE MARQUIS.

Diable soit de l'original ! Tu sautes d'un sujet à un autre... comme un écureuil de branche en branche.

VALONNE.

Hé !... ne faites pas fi de mistress Jackson... vous ne la connaissez pas ; elle est fort belle... elle a trente ans... elle est riche...

LE MARQUIS.

Alors, épouse-la, puisqu'elle est veuve.

VALONNE.

Épouser mistress Jackson ? Tiens, au fait, c'est une idée !... Je n'y avais jamais pensé... Je vais lui écrire que je l'épouse... (Se ravisant.) A moins pourtant, mon cher Henri, que tu n'aies des vues sur moi pour ta fille...

LE BARON, souriant.

Elle est trop jeune.

VALONNE.

Oui, c'est vrai... Allons, c'est décidé, je vais épouser mistress Jackson...

LE MARQUIS.

Eh bien, du moins, tu sautes gaiement le pas, toi ! tu n'es pas rétif au mariage...

VALONNE.

Ah ! cette promptitude de décision vous étonne... Je suis preque Américain, moi, mon cher marquis, et je mets en pratique leur axiome : « Times is money. »... Cela me rappelle le commodore Parcy... Il avait soixante-quinze ans; il ne s'était jamais marié, et un jour...

LE MARQUIS.

Bon ! encore une histoire.

VALONNE.

Non, un pari... Nous dînions chez le *captain* Van Mondeck, qui était, lui, dans sa soixante-septième année, veuf... et Hollandais; il plaisanta le commodore sur son célibat, celui-ci répondit qu'il avait bien le temps de le rompre... Bref, ils en vinrent à engager un pari de trente mille dollars, à qui se marierait le premier... Nous quittons la table; ils partent... chacun de son côté... Vingt-deux heures onze minutes après... le commodore sortait de l'église, marié... Le *captain* ne le fut qu'en vingt-sept heures dix-huit minutes... Il perdit.

LE MARQUIS.

Cette histoire est funèbre...

VALONNE.

Voilà ce que fit le commodore... Et je pourrais encore vous citer...

LE MARQUIS.

Non, non, on nous attend, tu me diras cela en route. (Andrée entre par la droite.)

VALONNE.

Partons. Ah ! voici mademoiselle Andrée. (A la Baronne avec enthousiasme.) Madame... est-on plus jolie ?

ANDRÉE.

Je me suis hâtée pour vous revoir. (Elle va au Marquis, qui l'embrasse.)

VALONNE, s'en allant.

Merci, mille fois, merci, mademoiselle... Allons, adieu,

adieu, toi... adieu, ma cousine. (De la porte du fond.) Eh bien ! marquis ?

LE MARQUIS.

Mais, attends-moi donc !... as-tu le diable au corps ?

VALONNE.

Corbleu ! Il ne s'y frotterait pas ! (Revenant près de la Baronne.) Ma cousine, imaginez-vous qu'un jour... mistress Jackson...

LE MARQUIS.

Encore une histoire ?

VALONNE.

Non... c'est à propos du diable.

LE MARQUIS.

Est-ce que tu l'as vu ?

VALONNE.

Jamais !

LE MARQUIS.

Eh bien, alors...

VALONNE.

Partons ! (Il sort vivement, suivi de loin par le Marquis.)

SCÈNE VII

ANDRÉE, LE BARON, LA BARONNE, toujours assise à son métier.

LE BARON.

Il n'est pas changé, vous le voyez ; mais avec la tête la plus légère, c'est le cœur le plus sérieux que je connaisse ; et il me donnerait sa vie avec le même laisser-aller qu'il met à accepter ma bourse.

ANDRÉE.

Ce bon monsieur de Valonne ! Il me rend parfois confuse avec ses admirations exagérées... il me diviniserait presque, si l'on voulait l'écouter.

LA BARONNE.

Je comprends son enthousiasme ; et j'en connais qui, comme lui, sont entraînés à vous aimer.

ANDRÉE.

Combien vous me rendez heureuse, madame!

LE BARON, à demi-voix, à la gauche de la Baronne.

Jane, vous vous vengez noblement, mais je m'acquitterai.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le comte de Presme demande si madame la baronne est visible.

ANDRÉE.

Gontran!

LA BARONNE.

Faites entrer.

ANDRÉE.

Ah ! quel bonheur!

LA BARONNE, se levant et allant à Andrée.

Le connaissez-vous?

LE BARON.

Oui, il est de nos amis.

ANDRÉE.

Nous l'avons rencontré à Vienne...

LA BARONNE.

A Vienne!

ANDRÉE.

Oui.

LA BARONNE.

Ah!

SCÈNE VIII

ANDRÉE, LA BARONNE, GONTRAN, LE BARON.

GONTRAN, apercevant le Baron, avec étonnement.

M. de Chatenay!

LE BARON.

A Paris, comme à Vienne, mon cher Gontran, soyez le bienvenu chez moi.

GONTRAN.

Chez vous?

LE BARON.

Il faut que je vous explique l'étonnement du comte, madame. Il ne me connaissait encore que sous le nom que je portais aux États-Unis.

LA BARONNE.

Oui, oui, celui de... Chatenay, et non celui de Méran.

GONTRAN, atterré.

Vous êtes monsieur de Méran?...

LE BARON.

Oui, mon cher Gontran. Ignorant si je resterais en Europe, je voulais y garder l'incognito, et vous me pardonnerez une discrétion que des raisons puissantes m'imposaient.

GONTRAN.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Nous avons quitté Vienne à l'improviste, et vous croyant encore à Munich, je vous ai écrit hier pour vous apprendre notre arrivée à Paris.

LA BARONNE, avec intention, prenant Andrée par la main et la faisant passer près de Gontran.

Vous connaissez mademoiselle de Chaulieu, n'est-ce pas, monsieur le comte?

GONTRAN.

J'ai cet honneur, madame.

ANDRÉE, faisant la révérence.

Quant à moi, monsieur le comte, je suis toujours ce que j'étais à Vienne.

LE BARON.

Eh! j'espère bien qu'un titre ajouté à mon nom ne changera rien entre nous.

GONTRAN.

Vous me comblez, monsieur le baron.

LA BARONNE, avec un sourire forcé.

Je suis charmée, monsieur le comte, d'être la cause d'une

aussi heureuse rencontre... il y a là pour tous... une aimable surprise.

GONTRAN.

Je vous en rends mille grâces, madame.

LA BARONNE.

Avez-vous quelque bonne nouvelle à nous annoncer... au sujet... de la mission que vous sollicitez?

GONTRAN.

J'ai tout lieu de croire que je serai nommé, madame.

LA BARONNE.

Alors, vous partirez bientôt... pour l'Allemagne ?

GONTRAN.

Oui, madame. (Andrée passe à droite, près de son père.)

LE BARON.

Vous partez?

GONTRAN.

J'ai demandé le poste de premier secrétaire de l'ambassade de Vienne, monsieur le baron.

LE BARON.

Oh ! j'espère mieux pour vous... sans que vous quittiez Paris.

LA BARONNE, regardant Gontran en face.

A moins, pourtant, que monsieur le comte... n'ait des motifs sérieux... pour s'éloigner.

GONTRAN.

J'ai des motifs également sérieux... pour rester ou pour partir, madame. Je suis dans un de ces moments de la vie... où tout l'avenir est engagé sur une détermination.

LA BARONNE.

Et... vous hésitez ?

GONTRAN.

Oui... je l'avoue, madame.

LA BARONNE.

Ah!...

LE BARON.

Je conçois votre hésitation; nous sommes au commencement d'un nouveau règne, et votre carrière politique dépend tout

entière du chemin que vous allez choisir. Mais écoutez-moi : je dois commencer aujourd'hui avec le roi un travail important ; il nous faut un secrétaire, et j'avais déjà pensé à vous pour cet emploi, il vous mettra chaque jour en rapport avec Sa Majesté, qui appréciera ce que vous valez.

GONTRAN.

Pardonnez-moi, monsieur le baron, d'hésiter encore ; je craindrais... de ne pas justifier la bonne opinion que vous avez de moi, et...

LE BARON.

Cette modestie vous sied mal. Je ne veux pas ennuyer madame d'une conférence politique. J'ai chez moi le travail dont il s'agit, et nous allons l'examiner ensemble. Je voudrais vous désigner au roi aujourd'hui même, de peur d'être prévenu. (Passant près de la Baronne.) Cette raison est assez grave pour que madame nous excuse : ce sont questions d'État.

LA BARONNE.

Monsieur le comte ne doute pas de l'intérêt que je prends à sa résolution, puisque l'avenir en dépend... J'attendrai mon tour après les questions d'État.

GONTRAN.

Je n'oublierai jamais, madame...

LE BARON, allant à la porte de gauche.

Allons, venez. (A la Baronne et à Andrée.) Dans un moment je vous le rends. (Gontran salue la Baronne et Andrée, et sort, par la gauche, avec le Baron. Andrée le suit des yeux, puis passe à gauche.)

SCÈNE IX

ANDRÉE, LA BARONNE.

ANDRÉE.

Ne semble-t-il pas, madame, que, comme une bonne fée, vous réunissiez autour de moi tous mes amis?

LA BARONNE.

Connaissez-vous donc beaucoup monsieur de Presme?

ANDRÉE, *baissant les yeux.*

Pendant le mois que nous avons passé à Vienne, nous le voyions... presque chaque jour.

LA BARONNE.

Mais on dirait que vous rougissez en disant cela... vous semblez embarrassée.

ANDRÉE.

Je ne suis pas embarrassée, mais je suis émue quand je parle de lui, parce que je l'aime.

LA BARONNE, *s'oubliant.*

Vous l'aimez?

ANDRÉE, *intimidée par le ton de la Baronne.*

Fais-je mal en vous disant cela, madame?

LA BARONNE, *se remettant.*

Non, au contraire... ne dois-je pas tout savoir, moi, votre guide?

ANDRÉE.

C'est vrai! et il me sera bien doux de partager avec vous le bonheur de mes pensées.

LA BARONNE.

Eh bien, alors, dites-moi tout!

ANDRÉE.

Mais je vous ai tout dit... je l'aime, je n'ai pas d'autres secrets.

LA BARONNE.

Et lui... il vous aime?

ANDRÉE.

Oui.

LA BARONNE.

Et... il sait que vous l'aimez?

ANDRÉE, *ingénûment.*

Oh! je le lui ai dit... et cela était bien inutile, car c'est lui qui s'est aperçu le premier que nous nous aimions.

LA BARONNE.

Ah!

ANDRÉE.

Voici comment cela est arrivé... Un jour... mais je vous dis là des choses...

LA BARONNE.

Continuez... continuez. N'auriez-vous pas en moi la confiance...

ANDRÉE, l'interrompant.

Oh! que dites-vous, madame?... Je n'osais, par discrétion, pour vous, car je suis si heureuse de parler de lui! Mais, je vous en parlerais sans cesse!

LA BARONNE.

Eh bien! alors, parlez, j'aime beaucoup les secrets... Asseyez-vous là, près de moi. (Elles s'asseyent à gauche, séparées par la table : la baronne, Andrée.)

ANDRÉE.

D'abord... nous l'avions rencontré au bal... il m'avait priée pour un quadrille, et, toute confuse, j'avais dû lui avouer que je ne savais ni danser ni valser... Alors... il est si bon!... il ne dansa plus de la nuit... et il resta près de moi et de madame de Mülhem... Je l'écoutais tout émerveillée... c'était la première fois que je me trouvais dans le monde...

LA BARONNE.

Oui, après?

ANDRÉE.

On l'avait présenté à mon père... et le lendemain du bal, il vint nous faire une visite. Je ne l'aimais pas encore... ou plutôt... je ne savais pas encore que je l'aimais... car j'avais malgré moi beaucoup pensé à lui...

LA BARONNE.

Oui; ensuite?

ANDRÉE.

Trois jours après, il revint... Mon père, vous le savez, a une grande expérience des hommes... et naturellement... Gontran devint notre ami le plus assidu; il était de tous mes plaisirs... comme aussi de toutes mes peines... car c'est par les larmes que nous avons compris notre amour... C'est étrange, n'est-ce pas?

4

LA BARONNE.

Oui, mais... continuez.

ANDRÉE.

Comme je raconte mal!... Mais c'est qu'il vient de mon cœur tant de souvenirs à la fois... que je ne puis tout dire... et je ne voudrais rien passer...

LA BARONNE.

Oui, je comprends.

ANDRÉE.

Un jour, c'était le 12 juillet... un triste jour pour moi, c'est l'anniversaire de la mort de ma mère... Gontran m'avait accompagnée à l'église; je m'étais agenouillée et je priais... c'est-à-dire je me souvenais... quand, en relevant les yeux sur lui, je vis une larme qui roulait sur sa joue... il pleurait avec moi. —Ah! cette larme tomba sur mon cœur! il me sembla entendre au fond de mon âme la voix de ma mère qui me disait: Tu l'aimes, enfant, et je souris à ton amour!... Alors, je tendis la main à Gontran .. il la prit sans parler... et nous sortîmes de l'église, nous tenant toujours par la main... comme des fiancés que Dieu vient de bénir!

LA BARONNE.

Mais... ce n'était peut-être chez lui qu'une sympathie, une tendre pitié... il ne vous avait pas dit qu'il vous aimait?

ANDRÉE.

Oh! il me l'a dit depuis... mais nous nous étions bien compris, car, au retour de l'église, je dis à mon père l'amour de Gontran... et Gontran lui avoua le mien.

LA BARONNE.

Et votre mariage est convenu?

ANDRÉE.

Non, pas encore.

LA BARONNE.

Ah! rien n'est arrêté? (Elle se lève et passe à droite.)

ANDRÉE, se levant aussi.

Gontran devait partir le lendemain pour Munich, et mon père ne savait pas si nous resterions en Europe. Sa position et celle de Gontran les obligeaient à différer une demande officielle jusqu'au jour...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Très-bien! très-bien!

ANDRÉE.

Mais maintenant que nous sommes fixés sur l'avenir... il n'y a plus d'obstacles, n'est-ce pas, madame?

LA BARONNE.

Non, il n'y en a plus, c'est vrai!

ANDRÉE.

Et peut-être même qu'en ce moment... Ah! les voici.

SCÈNE X

GONTRAN, LE BARON, ANDRÉE, LA BARONNE.

LE BARON.

Je vous rends notre ami, madame.

LA BARONNE.

Avez-vous converti monsieur le comte?

LE BARON.

Je l'espère.

LA BARONNE.

Comment! il hésite encore... après tout ce que vous avez pu lui dire... lui promettre? (*Elle se remet à son métier.*)

GONTRAN.

Je dois à ceux qui m'ont protégé jusqu'à ce jour, madame, cette preuve de déférence de les consulter avant que de prendre une détermination.

LE BARON.

Faites-le, mon cher Gontran, ne fût-ce que pour la forme... mais je sais d'avance ce qu'ils vous répondront; et si je ne parle pas de vous au roi, auprès de qui je me rends, c'est pour respecter votre délicatesse.—Je le laisse entre vous deux et il ne s'en ira pas sans être convaincu que son bonheur est ici.

ANDRÉE.

Cher père!

LE BARON.

Adieu, à bientôt. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XI

GONTRAN, ANDRÉE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *assise.*

Nous avons beaucoup parlé de vous, comte, mademoiselle et moi.

GONTRAN.

Je suis fier, madame, de cette marque d'intérêt.

ANDRÉE.

Oui, monsieur, on vous porte intérêt... Ah! Gontran, je suis bien heureuse!

GONTRAN.

Mademoiselle!...

ANDRÉE.

Mademoiselle!... Il parle comme si nous étions à un bal diplomatique. (*Ingénument.*) Mais j'ai tout dit à mon amie... à ma sœur...

GONTRAN.

Quoi! vous avez...

ANDRÉE.

Oui, monsieur... et vous pouvez devant elle m'appeler Andrée, comme devant mon père; ainsi quittez cet air grave et froid que je ne veux pas connaître.

LA BARONNE, *souriant amèrement.*

Regrettez-vous, monsieur le comte, que l'on m'ait fait entrer dans le secret de vos amours?

GONTRAN.

Je ne saurais le regretter, madame, car je ne connais pas, pour m'y confier, de plus noble cœur que le vôtre. — J'avais, du reste, prévu que mademoiselle Andrée vous ferait cet aveu.

ANDRÉE.

Et, tout d'abord, comme suivant nos conventions vous ne devez avoir d'affections que celles que j'autoriserai, je vous permets, je vous enjoins et, au besoin, je vous ordonne

d'aimer, autant que je l'aime... mon amie, madame la baronne de Méran.

GONTRAN, avec embarras.

Il me sera doux de vous obéir.

ANDRÉE, à la Baronne.

Suis-je assez despote! (s'interrompant.) Mais vous me regardez tous deux avec un étonnement qui m'annonce que ma sauvagerie, comme dit mon oncle, montre un petit bout de son oreille... Suis-je trop Américaine?... il faut m'avertir... Ai-je tort de parler ainsi?

LA BARONNE.

Devant moi, non.

LOUISE, entrant par le fond.

Mademoiselle! (Andrée va au fond lui parler bas.)

ANDRÉE.

Ah! mon Dieu! mon maître de danse qui m'attend... avec sa pochette... et que j'oublie!

LA BARONNE, vivement.

Eh bien! allez prendre votre leçon!

ANDRÉE.

Est-ce ennuyeux... Mais il le faut, car je veux danser ce soir... avec vous.

LA BARONNE.

Allez, allez.

ANDRÉE.

Oui, un quadrille... vous comprenez que c'est grave... au revoir... (Elle fait deux pas vers la droite, puis revient à Gontran, à qui elle fait une révérence cérémonieuse.) Monsieur le comte voudra-t-il accorder à mes grâces nouvelles... la contredanse que ma gaucherie lui refusa à Vienne?

GONTRAN.

Mademoiselle!...

ANDRÉE, riant.

Adieu! (A la Baronne, en passant près d'elle.) Parlez-lui de moi! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XII

GONTRAN, LA BARONNE.

GONTRAN.

Jane, pardonnez-moi la douleur que je vous cause... Sur ce que j'ai de plus cher, je vous jure qu'en venant ici, j'ignorais...

LA BARONNE, fiévreuse.

Prenez garde, monsieur, vous vous oubliez, on pourrait vous entendre...

GONTRAN.

Jane!

LA BARONNE, avec une amère ironie.

Voyons... parlons de vos amours... de votre fiancée!

GONTRAN.

Par pitié, laissez ce ton de raillerie que démentent les larmes qui roulent dans vos yeux!

LA BARONNE.

L'affection qu'on vous ordonne d'avoir pour moi s'exagère.. je vous sais gré de votre sollicitude... mais... n'y a-t-il pas à vous... un peu trop de présomption... à... croire.

GONTRAN.

Mais, malheureuse femme, les sanglots vous étouffent!

LA BARONNE.

Moi?... Non.., non...

GONTRAN.

Mais vous vous détournez pour cacher des larmes!

LA BARONNE, éclatant en sanglots.

Eh bien! oui, les sanglots m'étouffent... Oui, mon cœur se brise!... Oui, ce supplice est au-dessus de mes forces!... Ah! vous voulez voir mes larmes... Eh bien! voyez-les! (Elle tourne vers Gontran son visage baigné de pleurs.)

GONTRAN.

Jane!

LA BARONNE.

Ah! depuis une heure mon courage est épuisé... Je me croyais résignée!... mais ma résignation s'est évanouie devant l'affreuse certitude qui s'est tout à coup dressée devant moi... insensée que j'étais... j'espérais encore!

GONTRAN.

Par grâce, calmez-vous!

LA BARONNE.

Mais vous ne m'avez donc jamais aimée?... Vous n'avez donc jamais compris ce que dans mon isolement j'avais amassé de tendresse au fond de mon cœur, pour la reporter sur vous?... Voyons, Gontran, il est impossible que vous ayez oublié en un jour que j'avais mis en vous toute ma vie! (Elle se lève.) Mais vous me mentiez donc quand, votre main dans la mienne, vous me montriez l'avenir... et le bonheur près de vous?

GONTRAN.

Jane!... que me rappelez-vous?

LA BARONNE.

Oh! tout cela est impossible; n'est-ce pas, Gontran?... et j'étais folle de douter de vous... Je me suis effrayée à tort... je le vois bien... et votre hésitation... à accepter de mon mari des offres qui vous engageraient...

GONTRAN.

Pardonnez-moi, Jane...

LA BARONNE.

Oh! ne vous justifiez pas, mon Gontran!... c'était un mauvais rêve, et je comprends tout maintenant... Mon Dieu! c'est vrai, au fait... nous autres femmes... souvent... nous sommes coquettes... et... pourtant nous aimons... Cette jeune fille est belle!... j'étais loin de vous... vous avez cru l'aimer... mais... en me revoyant là... près de vous...

GONTRAN.

Jane, ne parlez pas ainsi... ces souvenirs m'accablent... je serais indigne d'avoir été aimé de vous si je laissais votre cœur s'égarer dans des espérances qu'il me faudrait briser plus tard.

LA BARONNE.

Que dites-vous?

GONTRAN.

Le ciel m'est témoin, madame, que je vous donnerais ma vie si vous me la demandiez... mais vous me mépriseriez si je vous trompais...

LA BARONNE, lui prenant tout à coup les deux mains.

Gontran... voyons... regardez-moi bien en face... vos yeux dans les miens... (Elle examine un instant Gontran, qui détourne la tête sous son regard; elle reste accablée.) Il ne m'aime plus!... il ne m'aime plus!

GONTRAN.

Je vous dois la vérité, Jane, et je vous estime trop haut pour ne pas vous la dire... Nous sommes dans une situation douloureuse pour tous deux... quelle qu'en soit l'issue... car mon bonheur même, que je n'ose plus entrevoir, serait pour moi rempli d'amertume par le spectacle de votre douleur.

LA BARONNE.

Ainsi, vous l'aimez, Gontran... votre cœur n'a plus un battement pour moi?

GONTRAN.

Votre mari est de retour, madame... et j'ai serré sa main.

LA BARONNE, avec indignation.

Oh! il me manquait cette douleur, de me l'entendre rappeler par vous... Assez, monsieur! Oui, je m'égarais, vous avez raison... Tout est fini entre nous. (Elle passe à gauche.)

GONTRAN.

On vient, madame!

SCÈNE XIII

LA BARONNE, GONTRAN, LE MARQUIS.

LA BARONNE, au Marquis.

Ah! c'est vous?

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, chère enfant?

LA BARONNE.

Oh! ce n'est rien, mon oncle... un moment d'égarement... que monsieur vient de calmer.

GONTRAN, *saluant pour se retirer.*

Madame...

LA BARONNE.

Un mot encore, monsieur... Oh! mon oncle peut l'entendre. Celle que vous aimez va demeurer près de moi... croyez-vous qu'il soit possible que vous veniez... là... sous mes yeux...

GONTRAN, *avec découragement.*

Ah! je n'avais rien prévu...

LA BARONNE.

Eh bien, vous comprenez, monsieur, que je ne peux pas mettre votre main dans la main de votre femme, et que j'ai le droit de vous défendre l'entrée de cette maison, où vous ne pourriez apporter que le déshonneur ou la torture...

GONTRAN.

Madame...

LA BARONNE.

L'oseriez-vous, monsieur?

GONTRAN.

Je vous obéirai, madame.

LA BARONNE.

J'y compte... il y va de mon repos... et l'honneur vous impose au moins le devoir de le respecter.

GONTRAN, *saluant.*

Adieu, madame... (*Il sort par le fond.*)

LA BARONNE, *éperdument.*

Mon oncle... celle qu'il a vue à Vienne, celle qu'il veut épouser, celle qu'il aime, c'est la fille de mon mari! (*Voyant entrer Andrée par la droite.*) La voici!... ah! venez! venez! sa présence me tue! (*Elle sort par la gauche.*)

ANDRÉE, *regardant sortir la Baronne.*

Qu'est-ce donc, mon oncle?

LE MARQUIS.

Rien... une contrariété... Allons faire un tour de jardin. (*Ils sortent par le fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME

Un grand salon; porte au fond et portes latérales aux angles; à droite, une cheminée surmontée d'une grande glace, un cordon à sonnette; sur le devant, un canapé, une chaise; à gauche, une console surmontée d'une grande glace; sur le devant, une table avec un pupitre; un fauteuil, une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, ANDRÉE.

(Au lever du rideau toutes deux sont en scène. La Baronne, assise à gauche près de la table, parcourt un livre; Andrée est couchée sur le canapé à droite, — Il y a entre elles une froideur glaciale.)

LA BARONNE.

Madame Royale vous a fait hier, à son bal, un accueil bien flatteur, mademoiselle.

ANDRÉE.

Oui, madame, et dont j'ai senti tout le prix.

LA BARONNE, après un silence.

Elle vous a entretenue longtemps...

ANDRÉE.

Oui, madame, elle a eu cette bonté.

LA BARONNE.

Et que vous a-t-elle dit?

ANDRÉE.

Mille choses gracieuses. (Silence d'un instant.)

LA BARONNE.

Suis-je indiscrète en vous demandant le sujet de votre entretien?

ANDRÉE.

Non, madame. Son Altesse a daigné me parler de ma position et s'intéresser à mon avenir.

LA BARONNE.

Ah!... et en quel sens?... un établissement sans doute?

ANDRÉE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Aurait-elle quelque projet?... Vous aurait-elle parlé d'un parti?

ANDRÉE.

Non, madame, Son Altesse se contente d'approuver le choix que mon père a fait.

LA BARONNE.

Ah! oui... monsieur Gontran de Presme?

ANDRÉE.

Oui, madame.

LA BARONNE, après un silence.

Il était à ce bal... il y est resté bien peu de temps... à ce qu'il m'a semblé.

ANDRÉE.

Quelques instants à peine, oui, madame.

LA BARONNE.

Depuis quinze jours, il n'est pas venu; de la part d'un fiancé cela m'étonne... D'où vient cette froideur?

ANDRÉE.

Je ne sais, madame.

LA BARONNE.

On dit qu'il va partir pour Vienne... En ce cas... votre mariage n'aurait lieu que plus tard?

ANDRÉE.

Je l'ignore, madame; mais voici mon père, qui, si vous le désirez, pourra vous renseigner sur ce point.

SCÈNE II

LA BARONNE, LE BARON, ANDRÉE.

LE BARON, *entrant par la droite.*

Déjà levées!... Bonjour, madame. (*Il donne la main à la Baronne, puis va à Andrée.*) Tu te reposes de tes fatigues, ma nonchalante créole?

ANDRÉE, *se levant.*

Oh! cher père! je ne suis pas fatiguée.

LE BARON.

Et tu es heureuse? cette nouvelle vie te plaît?

ANDRÉE.

Oui, mon père bien-aimé... mais tout mon bonheur me vient de vous.

LE BARON, *l'embrassant.*

Chère enfant!... (*A demi-voix.*) Laisse-nous seuls, il faut que je parle à la baronne... Fais-toi belle, j'ai donné rendez-vous à ce fou de Gontran. Il va venir, tu le gronderas... Ah!... cela fait revenir tes couleurs!

ANDRÉE, *avec effusion.*

Vous êtes bon! (*A la Baronne, en se retirant.*) Madame!

LA BARONNE.

Vous nous quittez?

ANDRÉE.

Mon père désire que je rentre quelques instants chez moi... (*A son père.*) Quand je pourrai descendre vous me le ferez dire?

LE BARON.

Oui, mon enfant... (*Andrée sort par la droite, son père la suit des yeux avec une expression de profonde tendresse.*)

SCÈNE III

LA BARONNE, *toujours assise*, LE BARON.

LE BARON.

Je vous annonce une bonne fortune, madame : le roi, estimant beaucoup trop haut mes travaux au conseil d'État, m'a offert ce matin l'ambassade de Londres.

LA BARONNE, *avec froideur.*

Je vous en félicite, monsieur.

LE BARON.

Je viens vous consulter sur la détermination que je dois prendre.

LA BARONNE.

Je ne saurais vous conseiller, monsieur... j'approuve d'avance ce que vous déciderez.

LE BARON.

Cependant cela ne pourrait vous être tout à fait indifférent ; vous m'avez fait la grâce de me dire que votre intention était de rester auprès de moi... En ce cas, je dois consulter votre goût, pour Londres ou pour Paris.

LA BARONNE.

Londres et Paris me plaisent également, monsieur.

LE BARON.

Votre langage m'attriste, Jane.

LA BARONNE.

Et pourquoi cela ?

LE BARON.

Il trahit un découragement qui m'inquiète ; j'espérais vous voir accueillir cette bonne nouvelle... avec moins d'indifférence.

LA BARONNE.

Je vous ai félicité, monsieur.

LE BARON.

Oui, sans doute... mais de l'air dont vous féliciteriez un étranger.

LA BARONNE.

Mon Dieu, monsieur... pardonnez-moi cette apparence de froideur... mais je vous l'avoue... si je ne montre pas ici de préférence, c'est que ma vie ne saurait être assez intéressée à un changement de lieu... pour que je ne laisse pas à votre ambition le soin de vous guider.

LE BARON, *avec tristesse, s'asseyant auprès de la Baronne.*

J'avais une autre ambition, Jane, c'était de vous rapporter le bonheur... j'espérais fondre cette glace qui nous sépare...

LA BARONNE.

Monsieur...

LE BARON, *avec intérêt.*

Jane, il y a en vous une défiance que je veux vaincre, une souffrance dont vous ne voulez pas guérir... et que cependant vous désirez cacher.

LA BARONNE.

M'avez-vous entendu me plaindre, monsieur?

LE BARON.

Non; mais comment sommes-nous l'un près de l'autre? comme des gens qui se rencontrent par hasard dans un salon. Notre réunion est un isolement à deux. L'heure qui pour tous est celle des épanchements, l'heure de la famille, devient pour nous celle de la solitude. Vous êtes dans notre maison, Jane... mais votre pensée et votre cœur n'y sont pas.

LA BARONNE.

Laissons ce sujet, monsieur, je vous en prie, il m'afflige; si vous insistiez... je serais obligée de vous répondre... que je n'ai pas encore eu le temps de prendre de nouvelles habitudes.

LE BARON.

Ah! vous n'avez pas pardonné, je le vois bien!

LA BARONNE.

Si, monsieur... mais entre le pardon et l'oubli... il y a un abîme... J'ai pardonné, laissez-moi le temps d'oublier.

LE BARON.

Non! ce ne sont point seulement mes torts qui font votre tristesse... Jane, vous êtes malheureuse, laissez-moi partager

vos chagrins... ce que vous ne pouvez ou ne voulez pas dire à l'époux... dites-le à l'ami.

LA BARONNE.

Que vous dirai-je, monsieur? si je suis malheureuse... c'est en dehors de vous... Vous me demandez ma confiance à titre d'ami... mais monsieur, de tous mes amis, permettez-moi de vous le dire... vous êtes celui... que je connais le moins.

LE BARON.

Hélas! j'ai mérité cette sévérité... j'ai mérité que vous doutiez de moi.

LA BARONNE.

Monsieur...

LE BARON.

Mais depuis quinze jours que je suis revenu près de vous, ne voyez-vous pas que ce cœur qui vous a méconnue n'a plus qu'une pensée, celle de vous rendre le bonheur... qu'un espoir, celui de reconquérir votre amour?

LA BARONNE.

Que dites-vous, monsieur?

LE BARON, avec chaleur.

Oh! ne craignez rien de moi, Jane, je vous aime comme ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux au monde... je vous aime avec l'abandon d'une âme qui regrette son bonheur perdu.

LA BARONNE, avec embarras.

Monsieur... je vous en prie...

LE BARON.

Pardonnez-moi... j'ai voulu vous ouvrir mon cœur, vous dire que vous pouviez vous reposer sur une affection sans bornes, vous dire que ma vie est en vous... mais jamais un mot de plainte ne trahira ce que je souffre de votre indifférence... Acceptez-moi pour ami. — L'amour n'est éternel dans aucun ménage... mais il est au moins remplacé par une affection sincère... et ce qui ne saurait plus être l'ivresse de la passion devient le bonheur de la famille.

LA BARONNE.

Mais où est notre famille, à nous?... où sont nos enfants?...

Sur quoi fonder cette affection qui succède à la passion éteinte?... Cet intime et doux sentiment plus calme que l'amour, plu tendre que l'amitié, n'existe pas pour nous. Il est l'heureux partage de ceux qui, ayant vécu côte à côte, ont senti leurs cœurs se fondre l'un dans l'autre sous le regard d'enfants aimés... Cette communion nous manque, monsieur... et nous vivons chacun dans des souvenirs... où nous cherchons en vain... moi l'époux... vous l'épouse. (Elle se lève.)

LE BARON, se levant aussi.

Oui, je le vois, Jane... il y a entre nous surtout... un souvenir.

LA BARONNE, d'un ton digne.

Et si cela était, monsieur... oseriez-vous m'en faire un reproche ?

LE BARON.

Non... je vois votre peine... et je vous tends la main... une autre aurait continué d'être heureuse et n'aurait pas commencé de souffrir... mais dans toute douleur, Jane, on sent le besoin d'un ami.

LA BARONNE, avec tristesse.

Par pitié, monsieur, laissez au fond de mon cœur les souffrances que j'y cache... Je vous dois compte de l'honneur de votre nom... et je dois vivre près de vous: voilà les deux devoirs sacrés que notre situation m'impose... n'exigez rien de plus, n'interrogez pas mon cœur, n'interprétez pas mes larmes; au nom de notre repos commun, je vous le demande!...

LE BARON.

Je comprends, madame, et je me tais... Pardonnez-moi cette insistance d'un moment, je l'ai crue nécessaire... j'attendrai le jour de l'oubli.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Valonne! (La Baronne passe à droite.)

SCÈNE IV

LE BARON, VALONNE, LA BARONNE.

VALONNE.

Bonjour, Henri; ma cousine, vous êtes radieuse ce matin;

ce qui fatigue les autres vous repose; vous sortez d'un bal avec l'aurore... et fraîche comme elle...

LA BARONNE.

Toujours complimenteur, comte. (Elle va près de la cheminée.)

VALONNE.

Moi? oh! pas du tout, je n'ai su de ma vie tourner un compliment... Je dis naïvement ce que je vois. — Cela me rappelle cette pauvre miss Arabella de la Havane; elle était grande, très-grande... plus grande que moi... majestueuse... et un jour...

LE BARON.

Permets-moi de t'interrompre, mon ami : as-tu reçu mon mot?

VALONNE.

Oui; tu veux me conduire ce matin chez Son Altesse Royale : me voici tout à toi. (A la Baronne.) Eh bien, dans un naufrage, elle se noya... Miss Arabella... pauvre demoiselle!... elle me disait toujours...

LE BARON.

Mais écoute-moi donc, j'ai à t'annoncer quelque chose d'important pour toi.

VALONNE.

Vraiment?... quoi?

LE BARON.

Grâce aux sollicitations de la baronne, Son Altesse a promis de t'attacher à sa personne en qualité d'écuyer.

VALONNE.

Que me dis-tu là! écuyer! Ah!... ma cousine, laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance.

LA BARONNE.

Il n'en est pas besoin, comte, je suis heureuse de vous avoir été utile. (Elle s'assied à droite.)

VALONNE.

Utile!... mais vous comblez tous mes vœux... vous réalisez le rêve de ma vie!... Mon ami, courons remercier Son Altesse!..

LE BARON.

Madame Royale ne reçoit qu'à deux heures. — Je te ferai avertir dès que je serai prêt.

VALONNE.

Va, va...

SCÈNE V

VALONNE, LA BARONNE.

VALONNE.

Ce cher Henri!... vous et lui, ma cousine, vous êtes mes bons génies... Cette nuit, au bal de Son Altesse... je songeais avec mélancolie qu'au point du jour il me faudrait quitter ce palais, cette cour brillante, pour retourner à ma vie obscure... ou aux gardes du corps!... Ça ne m'allait pas du tout d'être garde du-corps... mais écuyer!...

LA BARONNE, *distraite.*

Oh! cela vaut bien mieux pour vous... Vous êtes-vous amusé à ce bal?

VALONNE.

Étonnamment! c'était splendide!... chaud... mais splendide! Je me sentais là dans mon élément... J'y ai fait la rencontre d'un jeune homme fort aimable... un de vos amis... monsieur de Presme.

LA BARONNE.

Monsieur de Presme!.

VALONNE.

Oui, il était avec votre oncle, qui nous a présentés l'un à l'autre. — Il vous aime beaucoup, monsieur de Presme.

LA BARONNE.

Vous l'aurait-il dit?...

VALONNE.

Oh! je l'ai deviné... Nous avons longtemps causé ensemble... il s'était posté dans l'angle d'une fenêtre... et de là, il ne vous perdait pas des yeux.

LA BARONNE.

Ah!... Et il vous a parlé de moi?

VALONNE.

Beaucoup... et j'ai vu qu'il appréciait la noblesse de votre caractère... Il doit vous faire une visite aujourd'hui.

LA BARONNE, se levant.

Il doit venir ici... comment le savez-vous?

VALONNE.

Oh! bien naturellement... Henri, en passant près de nous, lui a serré la main, et lui a reproché de n'être pas venu depuis un siècle...

LA BARONNE.

Ah! alors?

VALONNE.

Monsieur de Presme s'est excusé, et Henri a exigé qu'il vînt aujourd'hui, ajoutant qu'il a quelque chose d'important à lui communiquer... Je ne sais quoi.

LA BARONNE.

Et monsieur de Presme a dit qu'il viendrait?

VALONNE.

Oui, cousine.

LA BARONNE.

Ah!... permettez-moi de dire un mot.

VALONNE.

Faites! faites!... (La Baronne va à la cheminée et sonne; pendant ce temps, Valonne s'escrime avec un éventail.)

LA BARONNE, à Louise, qui entre par le fond; à mi-voix.

Donnez ordre en bas qu'on me prévienne dès que monsieur de Presme viendra...

LOUISE.

Oui, madame. (Elle sort.)

VALONNE, stupéfait.

Tiens!... j'ai cassé votre éventail.

LA BARONNE.

Ce n'est rien... mettez-le là.

VALONNE, posant l'éventail sur la table.

J'aime beaucoup monsieur de Presme... il est charmant.

Mais qu'avez-vous, ma cousine?... vous paraissez agitée depuis que je vous ai dit...

LA BARONNE, passant à gauche.

Non.

VALONNE.

Aurais-je fait quelque maladresse en vous parlant de ce jeune homme?

LA BARONNE.

Mais non!

VALONNE.

Heuh! heuh! je suis très-fin!... je devine que je suis un sot.

LA BARONNE.

Que pouvez-vous supposer?

VALONNE.

Ce monsieur vous poursuit, vous importune, sans doute... par des sentiments qui vous offensent... et...

LA BARONNE, repassant à droite.

Vous vous trompez, monsieur.

VALONNE.

Et il s'est servi de moi... pour vous porter de ses nouvelles... Mais j'aurai l'œil sur lui... et s'il se permet...

LA BARONNE.

Je n'ai rien à craindre de monsieur de Presme, comte...

VALONNE, se montant peu à peu.

Ma cousine, je suis ainsi pour les gens que j'aime... On dit que je suis un original, c'est possible... mais si quelqu'un prétend troubler votre vie... j'apprendrai à ce quelqu'un...

LA BARONNE.

Je vous remercie, comte... mais je n'ai pas besoin d'être défendue.

VALONNE.

Eh! mon Dieu! cousine... les femmes n'ont pas mon coup d'œil... Tenez, mistress Jackson elle-même...

SCÈNE VI

VALONNE, LE MARQUIS, LA BARONNE.

LE MARQUIS.

Allons, bon! voilà qu'il parle encore de mistress Jackson!

VALONNE.

Vous en parlerez bientôt vous-même, marquis, car elle arrive à Paris.

LE MARQUIS.

Pour t'épouser?...

VALONNE.

Elle ne sait pas encore qu'elle va m'épouser... J'ai oublié de lui écrire... Je la préviendrai à son arrivée.

LE MARQUIS.

Ce sera bien de ta part, j'aime ce procédé délicat.

VALONNE, *saluant.*

Marquis...

LE MARQUIS.

Mais sais-tu que ta confiance la compromet horriblement, cette chère madame Jackson?

VALONNE.

Comment?

LE MARQUIS.

Dam! te voyant si sûr... on pourrait croire...

VALONNE, *se récriant.*

Que dites-vous, marquis? (*Allant à la Baronne.*) Ma cousine, je vous jure... que du vivant de Jackson... jamais...

LE MARQUIS, *riant.*

Vrai?... Eh bien! voilà ce qui s'appelle une réhabilitation!

VALONNE, *d'un ton satisfait.*

Je sais ce qu'on doit aux dames!

UN DOMESTIQUE, *venant de la droite.*

Monsieur le baron attend monsieur le comte.

VALONNE.

Bien, j'y vais.

LE MARQUIS.

Mais, à propos, je viens de voir Lantenac; il a eu cette nuit, au bal, une longue conversation avec toi, m'a-t-il dit.

VALONNE.

Il est bien bon d'appeler cela une conversation!... Je commençais à peine à lui développer quelques idées gouvernementales... intéressantes... qu'il s'est endormi.

LE MARQUIS.

Bah!

VALONNE.

Comme un vieux perroquet sur son bâton!

LE MARQUIS.

Que me dis-tu là?

VALONNE.

J'ai parlé pendant vingt minutes sans m'apercevoir de rien, croyant qu'il m'approuvait par son silence... Alors, vous comprenez... voyant cela, moi, je m'assieds près de lui... et je m'endors aussi... Deux heures après, il me réveille, et me dit de sa petite voix railleuse : « Il y a du bon dans votre manière de voir, monsieur le comte, nous reprendrons ce sujet. »

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre Valonne!

VALONNE.

Voilà notre conversation!

LE MARQUIS.

En tout cas, je te conseille de profiter de ses bonnes dispositions; il est fort bien en cour, il m'a parlé de toi en excellents termes, et m'a prié de t'amener chez lui.

VALONNE.

Pour le bercer à domicile, alors... Mais Henri m'attend, au revoir. (Il s'en va et revient.) Vous savez le bonheur qui m'arrive?... Madame Royale m'attache à sa personne en qualité d'écuyer.

LE MARQUIS.

Oui, je le sais.

VALONNE.

Maintenant, vienne mistress Jackson, et mon bonheur est complet... Adieu... A bientôt..: Madame, votre très-humble écuyer!... (Allant à la porte de droite.) Tiens, j'ai cassé le bouton de la porte... (Il met le bouton sur la cheminée et sort.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LA BARONNE, assise.

LE MARQUIS.

A pied ou à cheval! en voilà un qui mourra dans la peau d'un fier excentrique!... Vous ne m'écoutez pas?... A quoi pensez-vous, ma chère?...

LA BARONNE.

A rien!

LE MARQUIS.

Oh! je connais cette réponse-là... c'est ordinairement celle qu'on fait quand on pense trop.

LA BARONNE.

Je m'engourdis.

LE MARQUIS.

Hum! (Après un silence.) L'avez-vous vu, cette nuit, au bal?

LA BARONNE.

Oui.

LE MARQUIS.

Il part demain.

LA BARONNE.

Demain?

LE MARQUIS.

Irrévocablement, ses dépêches doivent être signées ce soir.

LA BARONNE.

Il vous l'a dit?...

LE MARQUIS.

Il m'a renouvelé sa parole.

LA BARONNE.

Il part... oui... mais il emporte son amour.

LE MARQUIS.

Il n'en a que plus de mérite!... Voyons, ne vous a-t-il pas obéi en vrai gentilhomme? Est-il venu une seule fois?... Et, cependant, il a dû résister aux instances de votre mari, qui s'étonne beaucoup de sa froideur. — C'est toujours comme cela depuis Ménélas. Le mari s'entête à ramener à la maison le galant chassé par la femme... et on dit que l'amour a un bandeau... c'est l'hymen qui le porte!

LA BARONNE.

Gontran n'est pas venu ici, c'est vrai... mais il a su nous rencontrer une fois chez la duchesse de Naranjais, et cette nuit encore...

LE MARQUIS.

Ah! en conscience, il ne peut se dispenser ni des devoirs de sa parenté, ni des devoirs de son état... Ne lui avez-vous point parlé à ce bal?

LA BARONNE.

Le pouvais-je?... N'étais-je pas obsédée par la présence de mademoiselle de Chaulieu, qui ne m'a pas quittée dès qu'il est entré?

LE MARQUIS.

Ah!... Pardieu!... Je voudrais bien savoir laquelle de vous deux garde l'autre. — Croyez-vous qu'Andrée ait des soupçons sur le passé?

LA BARONNE.

Comment expliquer autrement cette réserve glaciale qu'elle affecte avec moi depuis que nous avons rencontré Gontran chez la duchesse?

LE MARQUIS.

Auriez-vous dit à Gontran, devant elle, quelque parole qu'elle ait pu comprendre?

LA BARONNE.

Non, je ne lui ai pas parlé, mais elle aura lu dans mes yeux.

LE MARQUIS.

Ah! ce ne sont que des craintes.

LA BARONNE.

Si... elle m'a devinée... Oh ! quand notre cœur est en jeu, il suffit d'un regard, à nous autres femmes, pour nous dénoncer une rivale.

LE MARQUIS.

Du reste, je la plaindrais, la pauvre enfant, dans cette lutte où sa faiblesse la ferait succomber...

LA BARONNE.

Sa faiblesse... Ah ! vous la croyez faible ?... Vous n'avez pas vu ses regards, alors, qui trahissent la passion la plus exaltée ! Vous n'avez pas vu la sombre énergie de cette nature apathique !... Oh ! je la connais, moi, maintenant !... Elle se renferme en elle-même, et se replie comme le serpent quand il va s'élancer et mordre !... Vous la croyez faible !... Eh bien ! elle me fait peur, à moi !

LE MARQUIS, *se levant.*

Enfin, Gontran part; tout cela va finir, je l'espère, du moment où vous ne le verrez plus.

LA BARONNE.

Je ne le verrai plus... mais je l'aimerai toujours.

LE MARQUIS.

Allons, Jane, c'est de la folie !

LA BARONNE, *se levant.*

Vous appelez de la folie ce qui, depuis deux ans, est la seule occupation de ma pensée !.... le seul rêve de mon cœur... Mais, songez donc à mon existence douloureuse, mon oncle... à ce désert aride dans lequel j'ai vécu... Les joies de la jeune fille, je ne les ai pas éprouvées !... Les bonheurs de la femme, je ne les ai pas connus... Mes plus belles années... ces années fraîches, parfumées, brillantes, mon mari les a prises, et il a jeté sur elles un voile de veuve.

LE MARQUIS.

Eh ! morbleu ! je sais bien tout cela, et c'est ce qui fait que je t'écoute, que je te plains... et que je te pardonne.

LA BARONNE.

Mon oncle ! ah ! vous ne comprenez pas ! (*Elle passe à gauche.*)

LE MARQUIS.

Ah! que si! je comprends et de reste!.. Je connais depuis longtemps les bizarres inconséquences du cœur... et du cœur des femmes même... ce qui est plus fort... Vous vous résigneriez s'il ne se mariait pas.

LA BARONNE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Mais aussi, que voulez-vous qu'il fasse, le pauvre garçon? Doit-il se faire trappiste pour porter convenablement le deuil d'un amour devenu impossible?... C'est de la folie, je le répète.

LA BARONNE.

Eh bien! oui, c'est de la folie! mais j'en meurs!...

LE MARQUIS.

Jane, mon enfant!... Songez que vous avez compris vous-même la nécessité d'une séparation.

LA BARONNE.

Oui, je l'avais compris, j'ai cru que je pourrais arrêter les battements de mon cœur... mais ils m'étouffent... Oui, j'avais consenti à un mariage... loin de moi... à Vienne...

LE MARQUIS.

Eh! ma chère, perdu pour perdu... que vous importe qu'il épouse Javotte ou Jeanneton?

LA BARONNE.

Ah! taisez-vous... Vous êtes cruel...

LE MARQUIS.

Allons, mon enfant, calmez-vous!

LA BARONNE.

Que je me calme!... Mais vous voyez bien que j'ai lutté, et que je suis vaincue!... Ah! vous ne savez pas vers quels abîmes s'égare ma pensée!... Vous ne savez pas où j'en suis venue... Vous me demandiez tout à l'heure à quoi je songeais... eh bien! je songeais à fuir avec Gontran... à lui sacrifier tout pour ranimer son amour!

LE MARQUIS.

Oh ! taisez-vous...

LA BARONNE, *s'exaltant peu à peu.*

Mais, qui vous dit qu'en faisant mon malheur je ne fais pas aussi le sien ?... Il m'aime peut-être encore... puisqu'il m'obéit... puisqu'il renonce à son avenir...

LE MARQUIS.

Jane ! ce que vous dites là est insensé. . Voyons, ma chère, vous êtes en présence d'un devoir...

LA BARONNE.

Vous me parlez de devoir ?... Mais, alors, je ne comprends plus ce qui est bien et ce qui est mal !... Je suis folle ou stupide !... Envers qui des devoirs ?... Envers celui qui s'est joué de mon amour, qui a violé les engagements les plus sacrés !

LE MARQUIS, *cherchant à la calmer.*

Jane, mon enfant, il y a du vrai dans ce que vous dites là. Mais, je ne puis vous répondre que par ce lieu commun de la morale et des lois : Il est des faiblesses qui n'effleurent même pas la considération d'un homme et qui déshonorent une femme à jamais.

LA BARONNE, *au comble de l'exaltation.*

Ah ! oui, vous flétrissez celui qui ment à sa parole... qui fausse un contrat, où de vils intérêts sont engagés !... Mais torturer le cœur de celle à qui on a promis le bonheur !... Briser tout un avenir... ruiner toute une vie... c'est là une faiblesse dont le monde rit, après tout... Qu'est-ce qu'un serment devant Dieu, fait à une femme ?

LE MARQUIS.

Jane !

LA BARONNE.

Et quand, brisée, meurtrie aux anneaux de sa chaîne, cette femme demande aux lois leur appui, le scandale s'élève sous ses pas !... Eh bien ! moi, qui n'ai jamais failli, je vous le crie du fond de mon malheur !... votre monde est criminel ! votre morale est inique !

LE MARQUIS.

Mon enfant, au nom du ciel, calmez-vous !

LA BARONNE, *fondant en larmes et comme épouvantée de ce qu'elle vient de dire.*

Ah! vous l'avez dit, mon oncle, je suis folle! je suis folle! (*Elle se jette dans les bras du Marquis.*)

LE MARQUIS.

Allons, pleurez, ma chère, cela vaut mieux que de vous révolter; si j'étais bon chétien... je vous dirais de belles choses sur la récompense de vos douleurs, mais ces belles choses-là sont écrites d'avance dans le cœur des femmes. Lisez dans le vôtre et méditez.

LA BARONNE.

Ah! soutenez-moi, mon oncle, car vous le voyez, je me perds, je m'égare.

LE MARQUIS.

Allons, remettez-vous... on pourrait venir; que penserait-on en vous voyant ainsi?

LA BARONNE, *avec découragement.*

Ah! que m'importe? (*Elle passe à droite.*)

LE MARQUIS.

Il importe qu'on ignore... Ah!... voici votre mari.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

Notre protégé est décidément accepté.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux!

LE BARON.

Mais, qu'avez-vous, madame?

LA BARONNE.

Je n'ai rien... monsieur... permettez-moi de me retirer. (*Elle fait un pas vers la gauche.*)

LE BARON.

Mais vous serait-il arrivé quelque fâcheuse nouvelle?

LA BARONNE, *avec impatience.*

Non, monsieur... il ne m'est rien arrivé.

LE BARON.

Mais... vous avez pleuré.

LA BARONNE.

Au nom du ciel, monsieur... laissez-moi du moins la liberté de mes larmes! (*Elle sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

Qu'a-t-elle donc, mon oncle?

LE MARQUIS.

Peuh!... des vapeurs... eh bien! tu dis donc que Valonne...

LE BARON, *préoccupé.*

Il entre demain en fonctions.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux!... mais je te quitte car je vais à Versailles avec Monsieur.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Un mot, mon oncle, je vous en prie! — De quoi donc parliez-vous avec la baronne?

LE MARQUIS.

De toutes sortes de choses...

LE BARON.

Écoutez-moi, sérieusement, mon oncle, par grâce... Je vous supplie de répondre à mes questions.

LE MARQUIS, *avec tranquillité.*

Voyons, interroge! (*Il s'assied à gauche.*)

LE BARON.

Pendant mon séjour en Amérique, vous n'avez jamais quitté ma femme, n'est-ce pas, mon oncle?

LE MARQUIS.

Jamais!

LE BARON.

Et vous n'ignorez rien de sa vie?

LE MARQUIS.

Rien. Mais où diable veux-tu en venir? quelle mouche te pique?... serais-tu jaloux du passé?

LE BARON.

Enfin, répondez-moi.. Aux yeux du monde, la baronne de Méran a-t-elle toujours été à l'abri du reproché?

LE MARQUIS.

Le monde n'a jamais rien dit sur elle.

LE BARON.

Et vous?... vous n'avez rien vu?

LE MARQUIS.

Peuh! rien... Mais où tend cet interrogatoire à la Bartholo?

LE BARON.

Eh bien! si vous n'avez rien vu, mon oncle, je suis plus clairvoyant que vous, moi, et j'ai deviné que mon retour a dénoué quelque liaison... enfin... ma femme aimait quelqu'un.

LE MARQUIS, tranquillement.

Mon cher, as-tu lu *le Parfait Jardinier?*

LE BARON.

Pourquoi cette question?

LE MARQUIS.

Écoute ce que dit *le Parfait Jardinier* : « Quand on veut » faire venir à bien une plante délicate et frêle, on lui met un » tuteur... Forte de cet appui, elle pousse sans dévier et monte » vers le ciel, déployant ses feuilles, épanouissant ses fleurs... »

LE BARON, l'interrompant.

Mon oncle!

LE MARQUIS.

Mon ami, le tuteur d'une femme c'est le mari... Je sais bien qu'il y a des plantes vagabondes... que cela n'empêche pas de suspendre quelques brindilles au tuteur voisin; mais quelques-unes grimpent tout droit... c'est une question de culture. —Tu avais ta fleur à protéger, et tu t'en vas cultiver une plante exotique; dame! mon cher... ne t'étonne pas si quelqu'un est venu rôder dans ton jardin.

LE BARON.

Cette métaphore signifie que ma femme avait un amant?

LE MARQUIS, se levant.

Ah! Halte-là! mon cher, tu vas trop loin... et puisque aussi bien l'évidence te crève les yeux... je ne te cacherai rien. — Pendant que tu courais la pretentaine, observant en garçon les mœurs des peuples, je veillais sur ta femme, moi, fidèlement!... Enfin, tu étais mon neveu!... Je n'eus d'abord qu'à consoler cette naïve abandonnée qui t'honora de deux années de larmes .. mon rôle était facile, alors... mais passé ce temps de regrets... plus que convenable, il me fallut faire sentinelle contre les amants... Tu sais que la nature ne m'a pas doué d'une dose bien exagérée d'innocence.. je manque peut-être un peu d'ingénuité.

LE BARON.

Oui, oui, je le sais... continuez.

LE MARQUIS.

Pendant longtemps, je réussis à étouffer l'efflorescence de ce jeune cœur... J'arrachais sans pitié le moindre petit bourgeon d'amour, et n'en laissais fleurir aucun... (J'ai des métaphores champêtres aujourd'hui.) On t'attendait toujours, mais, ma foi, Jane atteignit vingt-sept ans, âge terrible pour les femmes... et toute ma ruse échoua... Néanmoins, comme je m'étais passionné dans cette lutte de la rouerie contre la poésie, de la vieillesse froide contre la jeunesse amoureuse, j'essayai de sauver, au moins, l'honneur du pavillon; je conseillai le divorce, et je mis le mariage en perspective. — Je recommande ce dernier trait à ton attention. Pour gagner du temps, je me flatte que c'était habilement trouvé.

LE BARON.

Et vous saviez qu'ils s'aimaient?

LE MARQUIS.

Parbleu! si je le savais!... je puis même dire que je les admirais... ces bons petits jeunes gens... qui attendaient naïvement ta mort ou un divorce... pour se marier... Innocence biblique, vertus que mon jeune âge n'a pas connues!

LE BARON.

Ainsi, je ne puis plus douter?

LE MARQUIS.

Mais, le diable m'emporte, si, à la façon dont tu le prends, on ne te croirait amoureux de ta femme!... Fais-y attention, mon cher.

LE BARON.

Eh! mon oncle! oui, je l'aime!

LE MARQUIS, ébahi.

Bah! — En ce cas, te voilà bien loti, mon pauvre ami. Voyons... sérieusement?...

LE BARON.

Oh! riez, si vous le voulez, de ma faiblesse. Oui, j'aime cet esprit noble et fier que je n'avais pas deviné. Enfin... j'aime ma femme!

LE MARQUIS.

Je ne ris plus, car j'avoue que ta position n'est pas belle... Mais ta femme est encore plus à plaindre que toi.

LE BARON.

Oui, vous avez raison... Tenez, je suis fou. (Il s'assied à droite.) Je ne puis accuser Jane... mais comment vivre l'un près de l'autre désormais? Que faire, mon oncle?

LE MARQUIS.

Que diable veux-tu que je te conseille, mon cher? je ne m'y reconnais plus, moi, dans tout cela. De mon temps, le mariage était une plaisanterie innocente qui ne gênait personne. Vous en avez fait une chose sérieuse. Vous avez remplacé un mot burlesque par un gros mot, tiré du Code, qui déshonore bel et bien. Georges Dandin ne fait plus rire, et sa femme est montrée au doigt. Ce retour à la vertu antique n'est, certes, pas à dédaigner; il rend à la famille ce caractère sacré que nous lui avions laissé perdre. Mais... mon cher, cela exige une certaine réciprocité dans les devoirs... que tu as méconnus.

LE BARON.

Oui, et je suis bien puni, car je ne vois pas d'issue à mon malheur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! c'est la situation de tous les ménages défaits;

ils n'ont d'autre alternative que la résignation ou le scandale. C'est triste, mais que veux-tu que je te dise?... Vous changez vos mœurs et vous ne changez pas vos lois; vous êtes imprévoyants. — Du jour où le mariage s'élève dans les régions de la vertu, il faut, au moins, donner à ceux qui s'y aventurent un parachute contre les passions.... Ce parachute, c'était le divorce. Ils étaient sensés ceux qui l'avaient institué!... Nous n'avions que faire de cette loi-là, nous autres, qui n'y regardions pas de si près. Mais, si vous voulez avoir des mœurs, donnez-leur une garantie... Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi... moi, sceptique! Eh! mon cher... je suis un fier connaisseur en fait de ménages... j'en ai assez dérangé.

LE BARON.

Elle en aime un autre! (Se levant.) Et... quel était ce rival?

LE MARQUIS.

Oh! il est inutile que tu le connaisses. — Je t'ai rendu ta femme sauve, et sa douleur te montre assez que cette liaison est rompue; le monde n'a jamais rien su... C'est un secret qui demeurera entre elle et moi.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Presme.

LE MARQUIS, à part.

Allons, bien!

SCÈNE X

LE MARQUIS, GONTRAN, LE BARON.

GONTRAN, saluant.

Monsieur le baron... (Au Marquis, lui donnant la main.) Je vous croyais à Versailles, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Je devrais y être. (Pendant que le Baron a le dos tourné, à demi-voix à Gontran.) Vous avez tort de venir ici, mon cher, c'est imprudent.

GONTRAN, de même.

J'y suis forcé.

LE MARQUIS, de même.

Tenez-vous sur vos gardes. (Haut, et allant au Baron.) Je vais à



Trianon réveiller mes souvenirs de jeunesse, endormis dans les bosquets. Adieu, adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI

GONTRAN, LE BARON.

LE BARON.

Enfin, vous voilà, mon cher Gontran; j'ai des reproches à vous faire.

GONTRAN.

Je suis confus de mériter ces reproches, monsieur. J'ai été pris par mille soins ennuyeux... par des sollicitations...

LE BARON.

Ne cherchez pas de prétextes, mon ami; je vous ai deviné, et je vous en veux d'autant plus de ce manque de confiance, qui vous a éloigné de nous, que j'avais besoin d'un ami.

GONTRAN.

Que dites-vous, monsieur? Avez-vous pu douter de mon dévouement?

LE BARON.

Non, Gontran, je n'en ai pas douté, et, frappé tout à l'heure par un cruel chagrin, c'est à vous que j'ai pensé pour m'aider à le supporter ou à l'éloigner, s'il se peut.

GONTRAN.

Parlez, monsieur le baron, et comptez sur moi.

LE BARON.

Merci... à votre amitié, mon cher Gontran; mais ce chagrin est de ceux qu'on ne peut confier... qu'à un fils... Me comprenez-vous?

GONTRAN, avec embarras.

Monsieur... croyez... (Andrée entre par la droite.)

LE BARON.

Ne me répondez pas!... (Prenant Andrée par la main.) Tenez, voici Andrée, qui, comme moi, connaît la cause de votre éloignement. — Il est de ces scrupules d'honnêtes gens qu'il faut

laisser à l'amour le soin de combattre. C'est à elle que vous répondrez, et que vous résisterez, si vous l'osez.

ANDRÉE.

Mon bon père!

LE BARON.

Je vous laisse, et dans un instant, vous me direz si je puis me confier... à mon fils.

GONTRAN, lui prenant la main, avec chaleur.

Ah! monsieur!

LE BARON.

A bientôt! (Il sort par la droite.)

SCÈNE XII

GONTRAN, ANDRÉE.

ANDRÉE, près du canapé.

Et maintenant, venez ici, monsieur, que je vous gronde. (Elle s'assied.) Comment, deux visages?... un à Vienne, un à Paris!... Deux langages?... l'un, plein d'âme, de cœur, de poésie; l'autre, plein de froideur... Soyez diplomate à Vienne ou à Berlin, mais vous n'avez aucune raison de me mentir... Vous n'êtes pas accrédité près de moi.

GONTRAN.

Croyez, Andrée, que vos reproches me brisent le cœur, et que s'il m'était permis de me justifier... (Il s'assied.)

ANDRÉE.

Pourquoi vous défendre d'une fierté que nous aimons?... Tenez, je vais vous dire ce qui est arrivé... Là-bas, à Vienne, vous n'aviez pas craint de dire à mademoiselle de Chaulieu que vous l'aimiez... C'était vous qui donniez, nous qui recevions... Mais voici que vous découvrez qu'elle est fille du baron de Méran, conseiller du roi, pair de France... Au lieu d'une fortune modeste que vous aviez cru rencontrer, vous vous heurtez à une grosse dot... Cela vous a effrayé, et vous vous êtes mis à l'œuvre pour obtenir un poste plus important... sans songer, ambitieux, que ce poste vous éloignait de moi... Voyons, est-ce bien cela?... Avons-nous deviné?

GONTRAN.

Vous êtes un ange, Andrée.

ANDRÉE.

Oui, monsieur, je suis un ange, et c'est à ce titre que j'exige votre... soumission... Je suis encore trop fâchée pour dire votre amour.

GONTRAN.

Enfant!

ANDRÉE.

Et si mon auréole d'or vous éblouit, abaissez un peu vos yeux sur moi, monsieur... et prenez l'ange malgré ses richesses.

GONTRAN.

Ah! c'est à genoux que je devrais vous adorer.

ANDRÉE.

Je ne vous en empêche pas; pourtant... je n'en suis pas trop digne, et je suis bien mécontente de moi, allez, Gontran.

GONTRAN.

Vous?

ANDRÉE.

Oui, et si j'étais votre femme, je vous dirais de me gronder.

GONTRAN.

Et, pourquoi?

ANDRÉE.

Je crois que je suis ingrate... et que je deviens méchante.

GONTRAN.

Dieu bon! vous, ingrate!... Envers qui?

ANDRÉE.

Envers la baronne.

GONTRAN.

Que dites-vous?...

ANDRÉE.

Elle a pourtant fait pour moi ce que beaucoup de femmes ne feraient point pour un enfant étranger. Elle m'a reçue chez elle, sinon tendrement, du moins noblement. Quand je l'ai vue pour la première fois, je lui ai tendu les bras. Eh bien! le jour où je lui ai parlé de notre amour, j'ai senti une impres-

sion... comme si une lame glacée me traversait le cœur. Depuis ce moment, de minute en minute, il me semble qu'une force qui domine ma volonté m'écarte d'elle... et qu'elle-même s'écarte de moi... C'est comme un instinct qui me dit : Pourquoi l'aimerais-tu? mais elle te hait!

GONTRAN, se levant.

Andrée, qu'allez-vous penser?

ANDRÉE, se levant aussi.

C'est insensé, n'est-ce pas?... et, malgré moi, chaque jour la répulsion devient plus forte. Ce matin vous n'imaginez pas comme j'ai été dure et froide pour elle. Elle m'interrogeait avec persistance, et moi je lui répondais à peine... Il me semble qu'elle exerce sur mon bonheur quelque influence mystérieuse. Cette nuit, au bal, quand vous vous êtes approché pour la saluer, mon cœur s'est serré; j'ai souffert... toutes les tortures de la jalousie...

GONTRAN.

Jalouse!

ANDRÉE.

Moi!... jalouse!... Jalouse de la femme de mon père! Oh! Gontran! c'est de la folie! Sauvez-moi de cette odieuse idée.

GONTRAN.

Andrée! Chère Andrée!

ANDRÉE.

Ah! vous ne l'aimez pas, Gontran, n'est-ce pas, vous ne l'aimerez jamais?...

GONTRAN.

Mon Andrée, vous seule remplissez mon cœur et ma pensée!

ANDRÉE.

Bien vrai? Ah! depuis quinze grands jours que je ne vous ai pas vu, si vous saviez les affreux rêves que j'ai faits.

GONTRAN.

Enfant! Tout mon bonheur est en vous. Ayez confiance et ne vous alarmez pas d'un départ...

ANDRÉE, voyant son père.

Mon père! Pas un mot de tout cela.

SCÈNE XIII

GONTRAN, ANDRÉE, LE BARON, puis LA BARONNE.

ANDRÉE.

Venez, et, à votre tour, grondez-le bien fort.

LE BARON.

Ah! il paraît que vous avez été fort maltraité, mon cher Gontran; mais avouez que vous le méritiez.

GONTRAN.

Ah! monsieur le baron, quelque coupable que je paraisse à vos yeux, mon cœur est si plein de reconnaissance que je voudrais vous consacrer ma vie.

LE BARON.

Je vous prends au mot.

ANDRÉE.

Bien! (Elle va près de la cheminée.)

LE BARON.

J'ai déjà disposé de vous. Ce n'est plus à Vienne que vous êtes nommé secrétaire d'ambassade, c'est à Londres. Le poste est plus important, vous y gagnerez.

GONTRAN.

Ah! que de bontés! (La Baronne paraît à la porte de gauche, elle est pâle. Elle s'approche de la table et met une lettre dans un album. Andrée a tout vu dans la glace de la cheminée. Le Baron et Gontran continuent sans la voir.)

LE BARON.

Et puis, j'espère que l'ambassadeur vous plaira.

GONTRAN.

Sans doute, c'est monsieur le prince...

LE BARON.

Non, c'est moi!

GONTRAN.

Vous, monsieur le baron?

LE BARON.

Oui, moi... (Gontran, la Baronne, le Baron, Andrée.)

LA BARONNE.

Je suis heureuse de votre visite, comte.

LE BARON.

Ah! madame, je ne vous voyais pas.

LA BARONNE.

Il y a longtemps que vous ne nous avez fait une telle faveur.

GONTRAN, s'inclinant.

Madame!... (Le Baron parle à Andrée qui s'est approchée.)

LA BARONNE, à demi-voix.

Prenez une lettre dans l'album, derrière vous...

GONTRAN, de même.

Quoi! Vous voulez?...

LA BARONNE, impérieusement.

Je le veux!

LE BARON, quittant Andrée.

Quand vous êtes entrée, madame, j'annonçais au comte qu'il me suivra à Londres.

LA BARONNE.

Ah! mais monsieur le comte peut-il accepter?

GONTRAN.

Madame la baronne me rappelle mes engagements; monsieur... je n'avais pas eu le temps de vous répondre... qu'il y a une heure à peine j'ai reçu l'ordre de partir demain avec des dépêches pressées.

LE BARON.

Eh bien! je vais vous dégager. (Il va à la table pour écrire.)

LA BARONNE, bas à Gontran.

Avez-vous pris la lettre?

GONTRAN, de même.

Je n'en ai pas eu le temps!

ANDRÉE, qui a suivi le mouvement de son père, met la main sur l'album.

Que cherchez-vous, mon père?

LE BARON.

Du papier pour écrire au ministre. (Andrée lui indique le pupitre.)

LA BARONNE, au Baron.

Je doute que le papier qui est dans ce pupitre puisse vous convenir.

LE BARON.

En effet, je ne vois que du format lilliputien, bon pour écrire une lettre du matin, mais non pour écrire à une excellence. (Se levant.) Attendez cinq minutes, mon cher Gontran, ma dépêche est encore plus pressée que celle du ministre. (Il sort par la droite; Andrée le suit jusqu'à la porte, mais reste en vue.)

SCÈNE XIV

GONTRAN, LA BARONNE, ANDRÉE.

GONTRAN, cherchant sur la table.

Mais il n'y a rien.

LA BARONNE.

Comment, la lettre n'y est plus?

GONTRAN.

Êtes-vous bien sûre de l'avoir mise dans cet album?

LA BARONNE, feuilletant.

Sûre! comme de ma vie. (Elle va à la table; Gontran passe à droite.)

GONTRAN.

Le baron l'aura prise, alors.

ANDRÉE, redescendant, et présentant la lettre à la Baronne.

N'est-ce point cela que vous cherchez, madame?

LA BARONNE, lui arrachant la lettre.

Quoi! mademoiselle, vous avez osé?...

ANDRÉE.

Auriez-vous mieux aimé que mon père trouvât ce papier?

LA BARONNE, éclatant.

Mais quel rôle indigne jouez-vous donc ici, mademoiselle? et comment qualifier cet étrange oubli?

ANDRÉE, avec calme.

J'ai tout vu, madame, dans cette glace, et instinctivement

j'ai pris ce billet... dont j'ignore le contenu, mais qu'à votr trouble j'ai pressenti renfermer un malheur pour mon père.

LA BARONNE.

Et de quel droit entrez-vous dans mes secrets?... et qui vous rend si hardie que de vous faire juge de mes actions?

ANDRÉE, se retirant.

Je ne suis ni votre juge ni votre confidente, madame... Je n'ai rien vu... et ne veux rien voir. (Elle va pour sortir.)

LA BARONNE, impérieusement.

Restez, mademoiselle, car cette offense a comblé la mesure, et je veux vous dire en face...

GONTRAN.

Prenez garde, madame!

ANDRÉE, l'interrompant avec dignité.

Prenez garde vous-même, monsieur! vous me défendez trop devant la femme de mon père.

LA BARONNE, avec rage.

Oh! je ne suis plus dupe de votre simplicité. Depuis longtemps vous m'avez devinée...

ANDRÉE.

Oh! madame, je ne pouvais pas deviner... ce qui vous éloignait de moi... Je sais maintenant pourquoi vous me haïssez. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV

LA BARONNE, GONTRAN.

LA BARONNE, se laissant tomber dans un fauteuil, à gauche.

Ah! mon Dieu, jusqu'où suis-je descendue!... Eh bien, vous voyez, monsieur, le désordre que votre présence amène dans cette maison?

GONTRAN.

Madame, je ne pouvais refuser de répondre à l'appel du baron.

LA BARONNE.

Et vous avez voulu la revoir... et vous avez menti à votre parole comme à tous vos serments.

GONTRAN.

Votre esprit s'égare, madame, mais il faut enfin que je vous rappelle que je me sacrifie à votre repos.

LA BARONNE.

Vous vous sacrifiez?

GONTRAN.

Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, Jane, nous sommes frappés par le même malheur; car je ne puis dire à votre mari la raison qui me force de renoncer à Andrée... Car je ne puis oublier que vous m'avez aimé; et je m'éloigne, la mort dans le cœur... pour vous sauver de vous-même...

LA BARONNE, *se levant vivement, et l'interrompant.*

Eh bien! si je te suivais... Si je te sacrifiais tout, honneur, dignité!...

GONTRAN.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Oui, j'en suis là!... Voyons, mon Gontran... Vous devez avoir pitié de moi... pitié de mon amour, qui faisait toute votre joie!

GONTRAN.

Jane! Oh! taisez-vous!... Ce que vous dites est impossible! Ce serait briser à jamais votre vie!

LA BARONNE.

Et que m'importe ma vie?... Ma vie, c'est mon amour.

GONTRAN.

Non, Jane, je ne déshonorerai pas celui qui m'a traité comme un fils.

LA BARONNE.

Mais n'est-il pas coupable, lui?... Et si j'ai dans le cœur une passion qui me dévore!... n'est-ce pas parce qu'il m'a abandonnée?... Les a-t-il respectés, ces liens que vous me rappelez?

GONTRAN.

Mais vous me reprocheriez bientôt d'avoir élevé entre le monde et vous une barrière éternelle, si j'acceptais...

LA BARONNE, l'interrompant.

Gontran! C'est pour moi que vous tremblez?... Eh bien! j'élèverai moi-même cette barrière entre le monde et moi... Vous serez innocent de tout... nul ne pourra vous accuser... et quand je serai libre...

GONTRAN.

Pardonnez-moi ces paroles cruelles, Jane... mais tout nous sépare, et je suis lié!

LA BARONNE.

Mais, insensé que vous êtes, vous ne comprenez donc pas que cette fille va nous dénoncer à son père?

GONTRAN.

Non, madame, je réponds d'Andrée.

LA BARONNE.

Mais moi... croyez-vous que je veuille accepter cette discrétion qui m'avilit?

GONTRAN.

Que dites-vous?

LA BARONNE, avec résolution.

Ah! c'est assez d'humiliation, mon mari saura tout... par moi! (Elle passe à droite.)

GONTRAN.

Au nom du ciel, madame, songez à ce que vous allez faire.

LA BARONNE.

Et qu'ai-je à craindre, maintenant?

GONTRAN.

Par pitié, pour vous-même, Jane, réfléchissez!

LA BARONNE.

J'ai réfléchi, et je ne veux plus de ces dissimulations honteuses, ni de ces craintes viles... Laissez-moi donc, car je vais tout dire.

GONTRAN.

Madame...

LA BARONNE.

J'y suis résolue; Gontran... Partez... Oh! ne me forcez pas à rougir devant vous!...

GONTRAN.

Jane...

LA BARONNE, d'un ton décidé.

Mon mari va rentrer; je vous jure, Gontran, que je vais tout lui dire. (Elle repasse à gauche.)

GONTRAN.

Je sors, madame; mais Dieu veuille que le mal que vous allez faire ne retombe pas sur vous! (Il sort par le fond.)

LA BARONNE.

C'est bien...

SCÈNE XVI

LA BARONNE, puis LE BARON.

LA BARONNE, seule.

Il m'aime encore, puisqu'il m'obéit!... Quand je me serai perdue pour lui...

LE BARON, entrant par la droite.

Eh bien, où donc est le comte?

LA BARONNE, d'un ton résolu.

Il est parti, monsieur.

LE BARON.

Comment, parti!... Et cette lettre que je lui avais dit d'attendre?

LA BARONNE.

Cette lettre est devenue inutile, monsieur.

LE BARON.

Pourquoi cela?

LA BARONNE.

Parce que le comte partira pour Vienne.

LE BARON.

Pour Vienne?

LA BARONNE.

Oui!

LE BARON.

Mais ce départ est absurbe?

LA BARONNE.

Il est indispensable.

LE BARON.

Il rompt tous mes projets.

LA BARONNE.

Qu'appelez-vous vos projets?

LE BARON.

Son mariage avec ma fille.

LA BARONNE.

Ce mariage n'aura pas lieu, monsieur.

LE BARON.

Ce mariage n'aura pas lieu?

LA BARONNE.

Non.

LE BARON.

Expliquez-vous.

LA BARONNE

Vous m'avez demandé tout à l'heure le secret de mes larmes, de mon désespoir, le secret de ma vie, enfin... Il a été pénétré par votre fille, et, n'acceptant pas une discrétion qui m'humilie, je vais au-devant du péril qu'on pourrait croire que je redoute... pour me soustraire à toute menace comme à toute pitié...

LE BARON.

Madame...

LA BARONNE.

Vous avez deviné que j'aimais... eh bien! celui que j'aime, c'est le fiancé de votre fille... et j'en suis aimée!...

LE BARON.

Oh! c'est impossible!

LA BARONNE, donnant la lettre au baron.

En voici la preuve, monsieur... lisez cette lettre, que je lui écrivais... et que votre fille m'a soustraite. (Mouvement de stupeur du Baron.) Lisez, monsieur, lisez! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XVII

LE BARON, ANDRÉE. (Le Baron tombe dans un fauteuil, à droite. Andrée entre doucement du fond, va se mettre à genoux devant son père et le prend dans ses bras. Le Baron lit la lettre par-dessus la tête de sa fille et reste accablé.)

ANDRÉE, après qu'il a lu.

Mon père! ne suis-je pas toujours là pour vous consoler?...

LE BARON, pleurant.

Pauvre enfant! c'est toi que je plains!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, puis LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.
Le Domestique range sur la table à gauche.

LE BARON entre par la droite. — Au Domestique.

On a porté ma lettre au comte de Presme ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LE BARON.

C'est bien, je n'y suis que pour lui. (Voyant entrer le Marquis.) Ah! mon oncle! je vous attendais avec impatience. (Le Domestique sort.)

LE MARQUIS, entrant du fond.

Tu sais que je devais coucher cette nuit à Versailles. J'ai reçu ton mot en rentrant, et me voici... la branche d'olivier à la main... Eh! mais, qu'as-tu donc? tu as l'air tout renversé!

LE BARON.

Lisez ce billet.

LE MARQUIS.

C'est l'écriture de ta femme... Voyons cela. (Il lit. — Après avoir lu.) Eh bien, tu sais tout.

LE BARON.

Vous le voyez.

LE MARQUIS.

Mais comment as-tu cette lettre?

LE BARON.

La baronne me l'a donnée elle-même.

LE MARQUIS.

La folle! c'est pour rompre le mariage de ta fille avec Gontrant... c'est clair comme le jour.

LE BARON.

J'ai voulu vous consulter sur ce qui me reste à faire pour mettre ma dignité et mon honneur à l'abri. Je ne puis accuser ma femme... mais Gontran?... Il va venir... et lui, du moins...

LE MARQUIS.

Tu vas faire une folie; Gontran est fort innocent, et dans tout cela, il s'est conduit comme un galant homme.

LE BARON.

Quoi!

LE MARQUIS.

Oui. Il a aimé Jane qu'il espérait épouser après un divorce; s'il est coupable, c'est d'inconstance, et... entre nous, mon cher... ce n'est pas à toi de t'en plaindre.

LE BARON.

Mon oncle!

LE MARQUIS.

Dame!

LE BARON.

Mais cette lettre?

LE MARQUIS.

Cette lettre enjoint à Gontran de partir; elle prouve que tout est fini entre eux.

LE BARON.

Comment, vous croyez que ces relations?

LE MARQUIS.

Je suis sûr que Gontran aime Andrée. Après l'étrange complication amenée par le hasard, il a fui ta maison, il part désespéré; tout cela témoigne hautement de sa loyauté. Si tu veux m'en croire, tu éviteras tout éclat, toute explication inutile. Il part pour Vienne... Bon voyage.

LE BARON.

Mais ma fille? Ma fille qui a mis toutes ses espérances, toute sa vie dans son amour!... J'ai passé la nuit près d'elle, sa douleur m'épouvante.

LE MARQUIS.

Ah! mon ami, que veux-tu que je te dise? Si tu rêves un hyménée pour dénoûment, comme dans les comédies... donne ta fille à Gontran... personne n'a su qu'il dût épouser ta femme. Andrée, née avant ton mariage, n'a d'ailleurs aucun lien avec Jane... Il n'y a en jeu que ton orgueil de mari, c'est à toi de décider si tu sacrifieras ta fille à ce sentiment-là.

LE BARON.

Oh! croyez-moi, mon oncle... je saurais trouver dans mon cœur de père la force de tout oublier, — mais une affreuse terreur me saisit! Si Gontran... devenu l'époux d'Andrée, allait faire!... ce que j'ai fait, moi... et s'il l'abandonnait comme... j'ai abandonné...

LE MARQUIS.

Ah! tu es bien puni par où tu as péché.

LE BARON.

Oh! cruellement; il semble que Dieu ait voulu me châtier par la loi du talion.

LE MARQUIS.

Ah! dame, te voilà dans un guêpier abominable; le plus pressé est d'en sortir... mais sans bruit, sans esclandre.

LE BARON.

Oui, vous avez raison, le monde doit tout ignorer... Je partirai pour Londres... seul... avec ma fille.

LE MARQUIS.

C'est ce que tu as de mieux à faire... Reste à savoir si Jane consentira...

LE BARON.

Que dites-vous?... Mais après ce qui s'est passé... elle comprendra...

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, si la passion raisonnait, ce ne serait plus la passion.

LOUISE, *entrant par la gauche.*

Madame la baronne fait demander à monsieur s'il peut la recevoir?

LE BARON, *passant à gauche.*

Dites à madame que je l'attends. (*Louise salue et sort.*) Je n'ai pas revu la baronne depuis qu'elle m'a remis cette lettre... une explication est devenue inévitable.

LE MARQUIS.

Prends garde à sa tête folle... Jane est exaltée, je la connais mieux que toi; elle se rattache à sa passion... en femme de trente ans.

LE BARON.

Oh! je serai calme; mais soyez assez bon pour attendre le résultat de cette entrevue... J'aurai peut-être besoin de vos conseils, de votre appui.

LE MARQUIS.

J'ai bien peur qu'ils ne te soient nécessaires... J'attendrai... Allons, il est décidé que je passerai ma vie à te garder ta femme. (*Il sort par le fond.*)

LE BARON, *au Domestique, dans l'antichambre.*

Je n'y suis que pour monsieur le comte de Presme, vous le savez?

SCÈNE III

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, *entrant.*

Vous êtes seul, monsieur?

LE BARON.

Oui, madame. (*La Baronne va s'asseoir sur le canapé à droite. Quand elle est assise.*) Je n'ai pas voulu, madame, aussitôt après la remise de cette lettre, exiger de vous une explication...

LA BARONNE.

Exiger?

LE BARON.

... Solliciter, madame; si dans cet entretien, d'où dépend notre avenir, un mot dur ou blessant m'échappe, je vous demande

grâce pour lui, il sera sur mes lèvres et non dans mon cœur. (La Baronne s'incline.) J'ai retardé le moment de cette entrevue, comprenant que la passion est souvent mauvaise conseillère, et j'ai attendu que l'exaltation dans laquelle je vous ai laissée eût fait place au calme et à la réflexion.

LA BARONNE.

Et sans doute, monsieur... la réflexion a amené en vous ce que vous espériez lui voir produire en moi?

LE BARON.

Chez moi, cela était inutile, madame... je ne suis jamais plus calme que quand je suis dans mon tort. (Il prend une chaise.)

LA BARONNE.

Mais vous avouez donc, monsieur, que vous êtes dans votre tort?

LE BARON.

Il faut bien que cela soit, madame, puisque je vous tiens ce langage après l'étrange confidence que vous m'avez faite.

LA BARONNE.

Ainsi, monsieur...

LE BARON, s'asseyant.

Ainsi, je viens vous dire que les faiblesses de l'humanité ne me sont pas tellement étrangères que j'aie pu croire, espérer même, qu'une femme jeune, belle, abandonnée à toutes les séductions du monde, garderait à un mari absent, ingrat, son cœur pur de toute passion, son âme vierge de tout rêve... je n'ai pas pensé cela, madame.

LA BARONNE.

Pardon, monsieur... vous avez bien lu la lettre que je vous ai remise... vous savez bien à qui elle était adressée?

LE BARON.

Oui, madame... et j'ai compris, d'après cette lettre... que vous ne pouviez garder ma fille près de vous.

LA BARONNE, avec inquiétude.

Mais... où voulez-vous donc en venir, monsieur?

LE BARON.

A ceci, madame : J'ai entièrement changé le plan d'avenir

que je vous avais proposé; j'accepte l'ambassade d'Angleterre : vous restez à Paris dans votre hôtel; moi, je pars avec ma fille.

LA BARONNE.

Oui... et monsieur de Presme... vous suit!

LE BARON, *sévèrement.*

Madame!

LA BARONNE, *avec calme.*

J'entends!... Mais dans tout cela, monsieur... vous m'oubliez un peu trop, ce me semble.

LE BARON.

Comment?...

LA BARONNE.

N'êtes-vous donc revenu près de moi que pour me délaisser encore?

LE BARON.

Je suis revenu avec la volonté de racheter le passé, madame... Depuis, j'avais fait un autre rêve, c'était de reconquérir votre cœur par ma tendresse...

LA BARONNE.

Monsieur!

LE BARON.

Vous avez dissipé ce rêve, madame... J'ai bientôt compris que mon retour était un malheur pour vous... et je me sacrifie en m'éloignant.

LA BARONNE, *avec un calme affecté.*

Je n'ai pas demandé cet éloignement, moi.

LE BARON.

Je le sais, madame, mais après ce qui s'est passé entre nous...

LA BARONNE.

Mais, dites-vous bien toute votre pensée, monsieur?... En vous éloignant... n'avez-vous pas un autre but?

LE BARON.

Que voulez-vous dire, madame?

LA BARONNE.

Le vrai motif de cette nouvelle séparation, que vous m'im-

posez... ne serait-il pas le mariage de votre fille avec monsieur de Presme ?

LE BARON, *se levant.*

Madame, voici la seconde fois que vous prononcez un nom qui ne doit pas être dit entre nous.

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Oh! nous sommes dans une situation à tout nous dire, monsieur; et, cette situation, c'est vous qui l'avez faite.

LE BARON.

Vous vous oubliez, madame. Avez-vous pensé qu'en reprenant près de moi votre place d'épouse, mes torts passés vous affranchiraient de vos devoirs, et que vous resteriez fidèle à des relations devenues criminelles? — Si vous avez cru cela, madame, vous vous êtes trompée !

LA BARONNE, *se calmant tout à coup.*

Monsieur, hier vous m'interrogiez sur mes souffrances, demandant votre part de mes douleurs... l'époux faisait place au frère, disiez-vous... Auquel parlé-je en ce moment?

LE BARON, *sèchement.*

Hier, madame, le frère implorait le pardon du passé. En ce moment, l'époux vous demande compte du présent.

LA BARONNE.

Monsieur !

LE BARON.

Vous avez trop d'esprit, madame, pour ne pas comprendre que cette lettre est une faute grave, et que j'ai le droit de vous dire maintenant : Pardon pour pardon.

LA BARONNE, *avec hauteur.*

Je n'ai pas besoin de pardon, monsieur, je ne me reproche rien.

LE BARON.

Mais cette lettre ?

LA BARONNE.

Cette lettre est la révélation de mes douleurs, rien de plus.

LE BARON.

Je vous plains, madame, mais au-dessus de nos passions, il y a l'honneur de notre nom.

LA BARONNE.

Croyez-vous me l'apprendre, monsieur?... Oh! n'invoquez pas l'honneur de votre nom, il me coûte plus cher qu'à vous. Libre par votre abandon, je ne vous devais plus rien; et si je l'ai gardé intact, si j'ai drapé mon malheur dans ma fierté, c'est pour moi seule et non pour vous.

LE BARON.

Et croyez-vous l'heure venue d'oublier ces principes de vertu?

LA BARONNE, *avec dignité.*

Monsieur, nous nous comprenons mal. — Que pensez-vous donc que je vienne vous demander? Je veux rester digne de moi-même, j'y briserai mon cœur s'il le faut... Mais vous dites : pardon pour pardon; et moi, je vous réponds. . sacrifice pour sacrifice...

LE BARON.

Comment!... vous prétendez?...

LA BARONNE, *d'un ton décidé.*

Je prétends porter dignement le nom que vous m'avez donné. Ma place est près de vous; je dois vous suivre, si vous partez; votre famille, c'est moi; votre fille... je ne dois pas la connaître... Choisissez donc entre elle et moi.

LE BARON.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Je dis, monsieur, qu'une de nous deux est de trop dans votre maison.

LE BARON.

Mais n'aviez-vous pas consenti...

LA BARONNE.

Oui, j'avais consenti à la recevoir chez moi. Mais à votre tour, monsieur, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que son séjour n'y est plus possible.

LE BARON.

Ah!... madame, je comprends que vous poursuivez un but que vous n'osez m'avouer en face... et...

LA BARONNE.

Monsieur, j'ose vous dire en face que le courage m'abandonne... que je me sens entraînée sur une pente fatale...

LE BARON.

Ce langage est étrange, madame; c'est trop longtemps oublier que je suis votre mari.

LA BARONNE.

Mais... êtes-vous mon mari, monsieur ?

LE BARON.

Je vous le rappelle, madame.

LA BARONNE.

Vous, mon mari? Ah! ne profanez pas ce mot... c'est un titre sacré, celui-là, vous l'avez inscrit quelque part sur un contrat... mais dans votre famille et dans le cœur de votre femme... où l'avez-vous écrit?

LE BARON.

Je vous prouverai du moins que je suis votre maître.

LA BARONNE.

Oh! tenez, monsieur, vous me parlez un langage que je n'entends plus... épargnez-moi, car ma raison ne conçoit pas ces devoirs qui ne sont faits que pour moi seule... vous avez sacrifié ma jeunesse à la mère et vous voulez encore...

LE BARON, avec éclat.

Hé! madame, laissons là mes torts! ils sont chèrement expiés, et je me lasse à la fin de me les entendre jeter à la face pour justifier les vôtres. Eh bien, oui, j'ai été coupable, mais en somme, vous avez consenti à revenir près de moi... Je suis votre mari... et ce titre me donne des droits...

LA BARONNE.

Prenez garde, monsieur, vous m'avez appris comment on s'affranchit.

LE BARON.

Je vous préviens, madame, que je ferai tout pour éviter un scandale; mais si vous m'y forcez...

LA BARONNE.

Je ne crains pas vos menaces, monsieur; entre nous le

monde jugera. — Voici mon dernier mot... votre fille m'a offensée, elle quittera ma maison... aujourd'hui même.

LE BARON.

Jamais!

LA BARONNE.

Jamais?

LE BARON.

Jamais!

LA BARONNE.

C'est bien!... Adieu, monsieur... c'est vous qui m'aurez chassée. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV

LE BARON, puis LE DOMESTIQUE.

LE BARON, au Domestique, qui est dans l'antichambre.

Où est monsieur le marquis?

LE DOMESTIQUE.

Au jardin, monsieur.

LE BARON.

Priez-le de venir à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Le voici.

SCÈNE V

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, entrant.

Quoi donc? qu'y a-t-il?

LE BARON, vivement.

J'ai eu avec la baronne une explication déplorable... Voyez-la à l'instant même... je crains tout de sa folie.

LE MARQUIS.

J'entre chez elle... Ah!... que le diable t'emporte! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI

LE BARON, ANDRÉE.

LE BARON, *à Andrée, qui entre par la droite.*

Ah! mon enfant, pourquoi viens-tu?

ANDRÉE.

Je ne puis rester seule, mon père... Mais qu'avez-vous?

LE BARON.

Rien, mon enfant... ne t'inquiète pas...

ANDREE.

Mais, mon père...

LE BARON, *avec un calme feint.*

Ce n'est rien, je te le répète, cela est passé... Tu sais que ta présence dissipe tous mes ennuis... Je vais voir Gontran.

ANDRÉE.

Il ne viendra pas.

LE BARON.

Si, il viendra.

ANDRÉE.

Après tout, que viendrait-il faire ici? Dois-je l'aimer encore, lui, la cause de la douleur que je vois empreinte sur votre visage?... Ah! pourrez-vous lui pardonner?

LE BARON.

Remets-toi, rien n'est encore désespéré... Laisse-moi le soin de ton bonheur. Je vais l'interroger... et, s'il est digne de toi, ton père oubliera... pardonnera.

ANDRÉE.

Mais lui pardonnerai-je, moi? oublierai-je? J'ai relu cent fois cette lettre où il se justifie et me jure qu'il m'aime; pendant que je la lis elle me convainct; mais dès que j'en détourne les yeux, le doute...

LE BARON.

Espère, enfant; le monde n'est pas ce que tu le voyais du fond de ta candide imagination... Les hommes ne gardent pas, comme vous, cette sainte virginité du cœur que vous apportez

à celui que Dieu vous destine... Va, console-toi, s'il t'aime, tu seras heureuse.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LE BARON, ANDRÉE.

LE MARQUIS entrant précipitamment.

Ta femme est partie !

LE BARON.

Partie ?... Sortie !...

LE MARQUIS.

Elle est rentrée chez elle dans une agitation folle; elle a demandé une voiture de place et est partie seule.

LE BARON.

Qui vous a appris ?...

LE MARQUIS.

Sa femme de chambre, à qui elle a dit : Je vous ferai savoir où vous devez me retrouver.

LE BARON.

Partie! Ah! tout est perdu après ce scandale!

LE MARQUIS.

Elle ne peut être que chez moi, j'y cours, je lui ferai comprendre... Ah! les femmes! Passions! Folies incarnées !

LE BARON.

Allez, allez, mon oncle, sauvez-la ! Sauvez-nous; vous seul pouvez la ramener à la raison.

SCÈNE VIII

LE BARON, ANDRÉE.

LE BARON, accablé et s'asseyant à gauche.

Partie !

ANDRÉE.

Mon père !... Mon Dieu !... vous m'effrayez !

LE BARON.

Ah ! mon enfant ! le coup qui me frappe est bien cruel !... Ah ! le châtiment !

ANDRÉE.

Que dites-vous ? — Ah ! relevez-vous, vous êtes trop haut placé parmi les gens d'honneur pour que de telles fautes puissent vous atteindre.

LE BARON.

Tais-toi ! tais-toi, car tu ne sais pas.

ANDRÉE, *avec fermeté.*

Dites-moi tout, mon père ! Ne suis-je pas votre fille ? Ne m'aimez-vous donc plus ? Auriez-vous un malheur dont je ne puisse réclamer ma part ? Ou bien est-ce moi que ce malheur atteint ?

LE BARON, *se levant.*

Oui, je dois tout te dire, car, aussi pour toi, le moment est solennel. Il s'agit de ton bonheur, de ta vie, peut-être. Je dois t'éclairer... Il me faut ce courage, je l'aurai.

ANDRÉE.

J'écoute, mon père, j'écoute.

LE BARON

Ton esprit n'est pas celui d'une femme ordinaire, ma fille, et je puis te dire, à toi, des choses que ton âge devrait ignorer. Tu vas décider de ton sort. Que mon exemple te serve... Étouffe les battements de ton cœur, meurs s'il le faut, mais ne transige pas avec ta raison, si tu ne veux pas faire le désespoir de ta vie. Tu vois cette maison... vide d'affections... veuve de bonheur... Eh bien ! tu vois les suites d'un mariage que l'amour n'a pas noué... C'est une chaîne aux deux bouts de laquelle deux êtres sont rivés et qui ne les unit pas... mais qui les empêche de se séparer... Tu vois l'isolement dans la famille, mari d'un côté, femme de l'autre... Eh bien ! je tremble que ce sort ne devienne le tien.

ANDRÉE.

Mon père !... Ah ! j'entourerai Gontran de tant d'amour !... Son cœur est noble et droit comme le vôtre, et j'ai confiance en lui... comme en vous.

LE BARON, atterré.

Comme en moi!... Eh bien!... si je te disais... que dans ce malheur qui m'accable... c'est moi qui suis coupable?

ANDRÉE.

Que dites-vous?

LE BARON.

La vérité; je m'accuse pour t'éclairer... Tu as toujours cru que je m'étais marié après la mort de ta mère... je l'étais auparavant... J'ai abandonné femme et famille... pour suivre le penchant de mon cœur...

ANDRÉE.

Vous vous calomniez.

LE BARON.

Non!... j'ai failli... et je fus mauvais époux .. Et j'étais bon, pourtant!. . Oui, les principes d'honneur et de vertu étaient dans mon âme... mais j'aimais... et mon châtiment commence .. Je suis frappé dans tout ce qui m'est cher... Je me débats dans les inextricables nœuds d'une position bâtarde... où ma dignité succombe... Vois le malheur de cette femme qui fuit ma maison... emportant, comme un trait dans son cœur, un amour criminel...

ANDRÉE.

Ah! c'est effrayant, mon père.

LE BARON, devenant solennel.

Eh bien, ma fille... du milieu de ce désastre... il me faut décider de ta vie... J'attends celui que tu aimes... il l'a aimée... Songe à ton avenir... s'il l'aimait encore!

ANDRÉE, d'un ton résolu.

Mon père, mon bonheur est aussi le vôtre, je le sais... Ne vous alarmez pas d'une faiblesse passagère... Suivez votre cœur, je me soumettrai.

LE BARON.

Bien!

LE DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Monsieur le comte de Presme.

ANDRÉE, tout émue.

Lui!

LE BARON fait signe au Valet de faire attendre. — A Andrée.

Tu trembles ?

ANDRÉE, se remettant.

Non, ce n'est rien... je serai forte... Recevez-le, mon père... vous me direz après... s'il est digne d'être votre fils.

LE BARON.

Tu l'aimes ?

ANDRÉE.

Je l'aime... Mais ne faiblissez pas devant une vaine douleur, décidez de mon sort... Et maintenant, embrassez-moi. (Le Baron l'embrasse au front. — Elle sort par la droite.)

LE BARON, au Domestique.

Faites entrer.

SCÈNE IX

LE BARON, GONTRAN.

GONTRAN.

Vous m'avez fait appeler, monsieur le baron.

LE BARON.

Oui... vous sentez, mon cher comte... qu'une explication est urgente entre nous.

GONTRAN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Gontran... laissez-moi aborder franchement la question... Vous aimez Andrée ?

GONTRAN.

Je l'aime, monsieur.

LE BARON.

Vous m'avez demandé sa main à Vienne.

GONTRAN.

Ma plus grande joie au monde serait de devenir son époux.

LE BARON.

Depuis que nous sommes à Paris, vous avez cessé de nous voir, Gontran.

GONTRAN.

Croyez qu'il m'a été impossible...

LE BARON, l'interrompant.

Oui, je sais que des démarches... des sollicitations... vous ont beaucoup occupé... mais je croyais... que notre dernier entretien aurait modifié vos projets... et j'apprends que vous partez ce soir même pour Vienne... Pourquoi partez-vous... après ce que je vous ai dit?

GONTRAN.

Pardonnez-moi, monsieur le baron...mais croyez qu'il faut des circonstances graves pour me faire renoncer à un si grand bonheur... Je dois quitter Paris.

LE BARON.

Eh bien, mon cher Gontran, dans mes projets... vous quittiez Paris... seulement, vous alliez à Londres... au lieu d'aller à Vienne.

GONTRAN.

Monsieur le baron, il m'est impossible d'accepter la faveur que vous voulez bien me faire.

LE BARON.

Vous refusez?

GONTRAN.

Je le dois.

LE BARON.

Mais, Gontran... c'est refuser la main d'Andrée.

GONTRAN.

Plaignez-moi, monsieur, plaignez-moi!

LE BARON.

Vous aviez engagé votre parole, et, entre gens comme nous, c'est chose grave que d'y manquer en de telles circonstances... Je vous demanderai le motif de cette rupture.

GONTRAN.

Monsieur, croyez qu'il n'y a pas de malheur égal au mien... Je le sens, je dois paraître à vos yeux indigne de bontés... qu'au prix de ma vie, je voudrais accepter, mais une horrible fatalité pèse sur moi... Ne m'interrogez pas.

LE BARON, après un silence.

Un dernier mot, Gontran... la main là. (Il met la main sur son cœur.) N'y a-t-il rien dans le passé qui puisse vous empêcher d'épouser ma fille?

GONTRAN, troublé.

Que voulez-vous dire?

LE BARON, le pénétrant du regard.

Votre trouble me montre que vous comprenez... Laissons donc toute feinte... je voulais éviter d'aborder ce sujet... puisque j'y suis forcé... répondez-moi comme je vous interroge... sincèrement...

GONTRAN, dans le plus grand trouble.

Je ne comprends pas, monsieur le baron.

LE BARON.

Je vais vous parler plus clairement... je vous demande... si après vos relations... avec madame de Méran...

GONTRAN.

Monsieur...

LE BARON.

Je sais tout, vous le voyez...

GONTRAN, l'interrompant.

Puisque ces relations sont connues de vous, monsieur... vous devez savoir aussi ce qu'elles ont eu de pur et d'honorable.

LE BARON.

Je le sais.

GONTRAN.

Alors, monsieur le baron, je puis prétendre encore à votre estime... ma conduite vous est expliquée. J'ai reculé devant un aveu .. impossible, et je m'éloignais, au risque de passer pour ingrat ou pour déloyal...

LE BARON.

Eh bien, Gontran, sur votre honneur... pourriez-vous être l'époux de ma fille... sans compromettre son bonheur?

GONTRAN.

Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, monsieur, rien ne

s'opposerait à ce que je fusse l'époux d'Andrée. Je l'aime saintement et de toutes les forces de mon âme.

LE BARON.

Eh bien! Gontran... (Au Domestique qui entre.) Qu'est-ce?

SCÈNE X

LE BARON, VALONNE, GONTRAN.

VALONNE.

Mon ami, mon ami!... Ah! mon Dieu!... ta femme!...

GONTRAN, voulant se retirer.

Monsieur le baron...

VALONNE.

Oh! vous pouvez rester, monsieur, vous n'êtes pas de trop.

LE BARON.

Eh bien?

VALONNE.

J'étais tranquillement chez ton oncle, à lire, en l'attendant, le traité d'hippiatrique raisonnée de monsieur de Melval... Ta femme entre... fort agitée... demande le marquis... je réponds qu'il n'y est pas... Elle s'assied, lui écrit, part en me confiant sa lettre... l'oncle arrive, je la lui remets, il la lit, jure! m'apprend tout... enfin... lis la lettre de ta femme.

LE BARON.

Donne, donne. (Il lit.) « Mon oncle, j'ai fui la maison de
» mon mari... Je me réfugie chez monsieur de Presme, avec
» qui je quitterai la France ce soir... Il ne peut pas aban-
» donner celle qui se perd pour lui! Pardonnez-moi et sou-
» venez-vous que ce que je fais aujourd'hui, votre neveu l'a
» fait il y a dix ans... » Ah! (Il fait un geste de colère.)

VALONNE.

Mon pauvre ami! Du sang-froid! du sang-froid!... Je suis ton cousin, je t'aime... ma vie est à toi... ma discrétion... une tombe... n'ébruite rien, je m'en vais le tuer!

LE BARON.

Arrête!.. Pas un mot!

VALONNE.

Mais...

LE BARON.

Tais-toi... Je ne dois pas me venger. (Après un silence, allant à Gontran.) Savez-vous ce que me dit cette lettre.... Gontran ?

GONTRAN.

Je l'ignore, monsieur.

LE BARON.

Cette lettre me dit que vous partez ce soir avec ma femme.

GONTRAN.

Que dites-vous, monsieur ?... Mais, c'est une calomnie !

LE BARON.

Cette lettre est de la baronne... Elle est chez vous, et elle vous attend !

GONTRAN.

Alors, monsieur le baron, vous retirez la main que vous me tendiez... ayant reçu ma parole de gentilhomme ?

LE BARON, noblement, en lui tendant la main.

Non, je vous la donne de nouveau, sans crainte de serrer la main d'un parjure.

GONTRAN, avec chaleur.

Monsieur le baron, vous m'avez fait un jour l'honneur de m'appeler votre fils, disposez de moi, de ma vie, et ce que vous ordonnerez, je le ferai.

LE BARON.

En vous tendant la main, je l'ai compris ainsi; mais le passé et l'expérience de ma vie exigent que je vous impose un temps d'épreuves.

GONTRAN.

J'accepte, monsieur le baron, et sans crainte.

LE BARON.

C'est bien, partez pour Vienne, et dans un an, venez me demander la main de ma fille, si vous vous en croyez digne : je m'en fierai à votre loyauté.

GONTRAN.

Et vous aurez raison... Me permettez-vous, pour dernière grâce, de faire mes adieux à mademoiselle Andrée ?

LE BARON.

Oui, Gontran. (Il tire le cordon de la cheminée.)

VALONNE.

Les temps sont durs pour les maris... Cela me rend rêveur.

LE BARON, au Domestique.

Priez mademoiselle de Chaulieu de venir. (Le Domestique sort.) Devant elle, Gontran, gardez-vous de laisser voir que cet adieu est peut-être éternel.

GONTRAN.

Je l'aime, monsieur le baron, ne craignez rien.

SCÈNE XI

VALONNE, LE BARON, ANDRÉE, GONTRAN.

ANDRÉE.

Mon père!... (Apercevant Gontran.) Ah! Gontran!

LE BARON, souriant.

Oui, cher enfant, Gontran qui, forcé de partir ce soir, te fait ses adieux.

ANDRÉE, émue.

Vous partez?

LE BARON.

Oh! ne t'effraye pas, il reviendra bientôt, je l'espère.

ANDRÉE.

Gontran!... Vos yeux sont pleins de larmes, mon cœur se serre d'un douloureux pressentiment... Mon père!... Ah! j'aime mieux savoir la vérité.

SCÈNE XII

VALONNE, LE MARQUIS, LE BARON, ANDRÉE, GONTRAN.

LE MARQUIS, entrant par la gauche.

Henri!

LE BARON.

Mon oncle! Eh bien ?

LE MARQUIS.

Elle est là... je l'ai ramenée.

LE BARON.

Elle est là !... Elle a osé...

LE MARQUIS.

C'est moi qui lui ai ordonné de revenir.

LE BARON.

Mon oncle!

LE MARQUIS, avec autorité.

Oh! tu m'entendras, je suis le chef de la famille, mon honneur est solidaire du vôtre et je veux éviter le scandale.

LE BARON.

Qu'exigez-vous?

LE MARQUIS.

Tu vas le savoir... Valonne, et vous, Gontran, laissez-nous: entrez avec Andrée dans ce salon. (Il les fait sortir par la droite.)

SCÈNE XIII

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, allant chercher la Baronne à gauche.

Venez, ma chère!... (Un silence.) Vous avez compris tous deux la nécessité de vous séparer... mais pour le monde, ta femme ne doit point te quitter en fugitive, cela doit s'accomplir dignement, comme nous l'avions projeté... Tu pars demain pour Londres, Jane ne te suivra pas... et plus tard...

LE BARON, l'interrompant.

Je renonce à ce projet, mon oncle, je vais donner ma démission au roi, et je quitterai la France pour n'y plus revenir.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

LE BARON, à la Baronne.

J'ai compris que le sacrifice était au-dessus de vos forces, madame, et je vous rends votre liberté... cette fois, pour toujours.

LA BARONNE.

Écoutez-moi, monsieur, j'ai peut-être perdu le droit de vous parler sans rougir, car j'ai oublié en un jour dix années de vertu... Il y a dans la vie des moments où la raison succombe sous le poids des douleurs. Vous l'avez éprouvé, monsieur.

LE BARON.

Je n'ai pas le droit de vous accuser, madame; mais, du moins, après cet oubli...

LA BARONNE.

Monsieur, je vous demande pitié...Oui, j'ai failli succomber à une passion qui m'entraîne et me domine...j'ai espéré que celui à qui je livrais ma vie ne pourrait m'abandonner...

LE BARON.

Madame...

LA BARONNE.

Je n'atténue pas ma faute...c'était là mon espoir, je l'avoue; mais quand je me suis vue sur le penchant de l'abîme qui sépare la femme sans reproche de la femme sans honte, quand je me suis vue seule chez lui, quand je me suis sentie abandonnée, perdue... oh! j'ai reculé avec épouvante!... C'est une terrible leçon, monsieur, je ne l'oublierai jamais.

LE BARON.

Et qui me le dit?

LA BARONNE.

Il n'est pas de femme qui, le lendemain de sa faute, ne voudrait revenir à la vertu, croyez-le, monsieur... Mais je suis encore digne de vous... mon cœur saigne par mille blessures... je viens comme une honnête femme vous dire: Sauvez-moi... je viens vous dire à mon tour : Pardon pour pardon.

LE BARON.

Madame!

LE MARQUIS.

Elle a raison, Henri, il te sied mal de te montrer sévère.

LE BARON.

Quoi! après un tel éclat, je n'aurais pas le droit...

LE MARQUIS.

Tu n'as pas le droit de punir une faute dont tu es seul coupable.

LE BARON.

Mais tout bonheur n'est-il pas détruit?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas le bonheur qu'elle vient chercher près de toi, c'est l'honneur. Oui, votre bonheur est détruit, mais elle a compris qu'au-dessus des passions il y a le respect de la famille, le respect du nom. Les cœurs faibles et lâches exposent leurs plaies aux risées du monde; les cœurs nobles et forts les cachent et restent dignes.

LE BARON.

Il est trop tard!

LE MARQUIS.

Henri!

LE BARON.

Tout est fini entre nous.

LE MARQUIS, allant à la porte du fond et appelant.

Andrée! Andrée! (La Baronne, Andrée, le Marquis, le Baron, Goutran, au fond, Valonne.)

LE BARON.

Qu'allez-vous faire?

LE MARQUIS, amenant Andrée devant le Baron.

Devant ta fille, refuse ton pardon si tu l'oses. (Il passe à la gauche du Baron.)

LE BARON.

Ma fille! (Il reste atterré devant elle.)

ANDRÉE, suppliante.

Mon père! pardonnez-lui pour qu'elle pardonne à ma mère!

LE BARON.

Ah!

ANDRÉE.

Vous pleurez?

LE BARON.

Oui... je pleure... sur mon bonheur perdu, car tu ne seras heureuse que vivant loin de moi, loin de nous.

LA BARONNE, à Gontran.

Monsieur le comte, je ne vous reverrai jamais; épousez-la. (A Andrée.) Et vous, enfant! ah! priez Dieu que votre mari vous aime!

VALONNE, au Marquis.

Mais ils vont être très-malheureux! Décidément, je n'épouserai pas mistress Jackson.

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.